

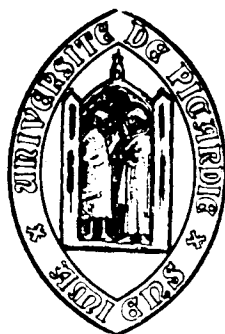
UNIVERSITE DE PICARDIE

Publications du Centre d'Etudes Picardes

I

Aspects de la culture picarde

**Actes du colloque de Saint-Riquier
du 27 mai 73**



— Amiens 1975 —

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Pages</u>
Discours d'ouverture du colloque par André CRÉPIN	1
Cartes archéologiques et photographie aérienne, par Roger AGACHE	5
Un carrefour des XIe – XIIe siècles, par Jacques GODARD	9
L'abbaye de Saint-Riquier et la geste de Gormont et Isembart, par Michel CRAMPON	14
Nicolas Blasset, architecte et sculpteur ordinaire du Roi (1600-1659), par Christine DEBRIE	29
Littérature Picarde par Pierre GARNIER	35
Conditions générales sur la renaissance possible de la littérature picarde, par Pierre GARNIER	43
Remarques, par Denise GENCE	49
Les noms qui désignent la petite armoire des cheminées dans les parlers de la Somme, par René DEBRIE	50
Les chandelles – Chés candelles, texte picard, par Henri DUBOILLE	57
Comment j'envisage l'avenir des études de dialectologie picarde, par Jacqueline PICOCHÉ	60

UNIVERSITÉ DE PICARDIE
CENTRE D'ÉTUDES PICARDES
U.E.R. LETTRES - Campus
80 - AMIENS

Discours d'ouverture du Colloque

Mesdames, Messieurs,

Je ne peux mieux amorcer cette journée d'études picardes qu'en vous résumant l'historique de notre Centre universitaire de Recherche et en vous en rappelant la vocation.

Quand les représentants des enseignants et des étudiants de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines m'ont fait, en 1970, le redoutable honneur de m'élire leur Doyen, je me suis assigné trois tâches : renforcer l'esprit fraternel de la Faculté, profiter à plein du voisinage de l'Angleterre, promouvoir les études picardes. Ces deux derniers buts viennent évidemment de ma qualité de professeur d'anglais, de spécialiste d'ethnolinguistique, et de Picard d'origine et de volonté.

Les études picardes ont, depuis la création même de l'enseignement littéraire supérieur à Amiens, tenu leur place dans le cursus. Les étudiants d'Histoire et de Géographie ont de toujours, rédigé des mémoires concernant la région sous la direction de maîtres soucieux d'exploiter les ressources locales et de resserrer les liens entre Université et société. Les étudiants français ne peuvent suivre l'évolution de notre langue et de notre littérature sans rencontrer caractères et auteurs picards. Ces incursions dans le domaine picard, cependant, restaient dispersées, disjointes. Or, pour s'affirmer, une Université, même si elle refuse le jeu américain dangereux de la concurrence entre Universités, se doit de souligner ses traits distinctifs et de cultiver les dons de la nature. Notre Université, en prenant le titre d'Université de Picardie -alors que la plupart des anciennes et nouvelles Universités se contentaient du nom de la ville qui les abritait- proclamait sa vocation picarde. Il convenait d'encourager cette vocation autrement que dans le titre, autrement qu'au hasard des chapitres de cours ou des sujets de mémoires. D'où la naissance officielle, en 1971, du Centre d'Etudes Picardes.

Si le Centre est né de la volonté de regrouper et d'intensifier les efforts de prospection du domaine picard, son souci, dès l'origine, a été et reste de travailler en collaboration avec les nombreuses et diverses sociétés savantes qui oeuvrent sur le même terrain. Il ne s'agit pas du tout d'ajouter une nouvelle

association à celles qui existent déjà. Vis-à-vis des groupes ses aînés ou de ceux à venir vis-à-vis des autres centres universitaires de recherche qui intéressent la Picardie -par exemple le Centre d'archéologie illustré par les fouilles exemplaires de Ribemont et de Famechon, celui de l'Aménagement de l'espace picard animé par biologistes, économistes, géographes et sociologues, celui des Etudes médiévales animé par historiens et spécialistes des littératures- vis-à-vis de tous ces groupes de recherche extérieurs ou appartenant à l'Université, notre Centre aimerait jouer un simple rôle de coordinateur, d'informateur, de conseiller/conseillé. C'est pourquoi figurent dans ses statuts deux clauses, l'une soulignant "que le Centre entretiendra les plus étroits rapports avec les autres centres de recherches, universitaires ou non, Sociétés Savantes, associations culturelles, etc., intéressés par la Picardie" (art.3), l'autre prévoyant parmi les membres de son Comité scientifique les représentants de ces mêmes groupes (art.5). Notre rencontre de cette semaine, l'exposition-vente des travaux récents sur la Picardie et le colloque d'aujourd'hui où participe une grande majorité de non-universitaires, illustrent la place que veut occuper notre Centre. De même le répertoire que nous publierons à la suite de cette manifestation ne doublera ni ne remplacera le précieux Bulletin signalétique des travaux concernant la Picardie, publié par les Archives départementales de la Somme et l'Association culturelle "Eklitra ; car il se présentera sous le double aspect d'Actes de ces rencontres et de programme de recherches et d'Annuaire, que le Centre mettra périodiquement à jour.

Quel est le programme spécifique du Centre et ses amorces de réalisations -modestes puisque sa création ne remonte qu'à 1971. Deux grandes aires de recherche ont été entamées : l'une linguistique, ou ethnolinguistique ; l'autre historique.

1) Le Centre s'aménage une base matérielle : un local à la Faculté des Lettres (Bâtiment E du Campus, Bureau n°33) lui servant de bureau, de bibliothèque et de sonothèque. Nous y organiserons à partir de novembre 1973 une permanence hebdomadaire. Le Centre a constitué et accroît une bibliothèque comprenant les ouvrages fondamentaux, des atlas linguistiques ou glossaires dialectaux, des revues spécialisées. Un fichier regroupe tous les titres d'intérêt dialectologique existant dans les différentes bibliothèques de la ville d'Amiens. Le fonds de la Bibliothèque Universitaire a été inventorié en totalité, celui de la Bibliothèque Municipale

aux 3/4. Restera pour Amiens, celui des Antiquaires de Picardie. L'inventaire pourra ensuite déborder la capitale picarde. Une sonothèque assure le sauvetage du picard. Ce trésor constitue une mine vivante pour les étudiants et chercheurs d'aujourd'hui et de demain. Le Centre a remercié tous les picardisants qui consentent à se laisser enregistrer, léguant ainsi un irremplaçable patrimoine à faire fructifier. Les travaux linguistiques du Centre exigent donc la poursuite de ces enregistrements, de même que celle des enquêtes nécessaires à la constitution de l'Atlas Linguistique Picard. A côté de cet Atlas, le Centre aimerait élaborer une sorte d'encyclopédie d'intérêt à la fois linguistique, historique et ethnographique, à l'instar du Glossaire des patois de la Suisse romande, en cours de publication sous la direction de L.Gauchat, J.Jeanjaquet et E.Tappolet. Afin de seconder les efforts des responsables dans ce domaine linguistique M. R.LORIOT, Professeur à l'Université de Dijon, et Jacqueline PICOCHÉ, Professeur à l'Université de Picardie, et afin de mieux implanter la dialectologie picarde dans les structures universitaires, le Centre a proposé au Conseil de l'Université de Picardie de demander au Ministère la création exceptionnelle d'un poste de maître-assistant ou d'assistant de dialectologie picarde. Le Conseil de l'Université de Picardie, à l'unanimité dans sa séance de mai 1973, a fait suivre cette demande. Puisse le Ministère prêter attention à cette unanimité, dont je tiens à remercier le Président D.TADDEI et son Conseil. M. R.MALLET, fondateur de notre Université, maintenant Recteur chancelier de Paris a bien voulu m'écrire à ce propos, qu'il soutiendrait de son côté cette demande.

2) Quant aux activités du Centre dans le domaine historique, elles se sont manifestées sous la forme, traditionnelle, de mémoires de deuxième cycle, intéressant notamment les liens socio-économiques des familles des notables tels qu'on les reconstituent d'après les archives notariales -travaux dirigés par le Professeur Adeline DAUMARD. Le Professeur Jean JACQUART lance une équipe, qui associée au Centre National de la Recherche Scientifique, travaillera à un dictionnaire de démographie historique, et à un atlas historique de la Somme. Enfin, pour affirmer à la fois sa collaboration avec les sociétés savantes et son intérêt pour l'histoire locale, le Centre a accordé une subvention au premier fascicule de St Valery-sur-Somme pendant la Révolution, par Jean DELATTRE, Président de la Société d'Emulation Historique et Littéraire d'Abbeville.

Tels sont les grandes lignes des activités et du programme actuel du Centre d'Etudes Picardes de l'Université de Picardie. Notre colloque, aujourd'hui, prolongera et illustrera ces lignes. Il commencera et se terminera par deux exposés "ouverts", c'est-à-dire des exposés généraux dessinant des cadres de recherche. Le premier, par Jacqueline PICOCHÉ, indiquera les axes possibles de la dialectologie en général, et des recherches picardes en particulier. L'exposé final de Pierre Garnier, vice-président d'Ekklitra, soulignera l'actualité, la sève, la vie de la littérature picarde et je souhaite que parmi nous poètes et conteurs picards illustrent spontanément et sur le champ son propos. Entre temps nous bénéficierons de trois exposés, plus techniques mais non moins intéressants. Michel Crampon, peut-être en avant-goût de notre promenade digestive dans St Riquier, promenade guidée par mon compatriote et collègue angliciste, Jacques Darras et par le folklore picard fait homme, Maurice Crampon -son fils donc, Michel Crampon, liera thème et lieu de notre rencontre en évoquant la Geste de Gormont et Isembard. L'après-midi, au retour de notre promenade et au zénith de notre colloque, Roger Agache, directeur régional des Antiquités Préhistoriques et président de la Société de Préhistoire du Nord, grâce à qui la Picardie recouvre son vrai passé, nous entretiendra de "l'établissement des cartes archéologiques de l'occupation ancienne des sols d'après les photographies aériennes" et il illustrera sa communication de diapositives en couleurs. Jacques Godard, professeur à l'Université de Picardie et membre résident de la Société des Antiquaires de Picardie, posera enfin en question de géographie-historique "Un Carrefour du XIème siècle : première esquisse de la région picarde ?" Tous les exposés seront suivis d'une demi-heure de débat.

J'acheverai cette introduction en justifiant la date et le lieu de cette rencontre. Elle s'inscrit dans le cadre des Journées Universitaires de Picardie. Après la fin des cours et avant le début des examens, notre Université a conçu tout un programme de réjouissances du corps, du coeur, de l'esprit et notre Centre a voulu y apporter son concours. Il ne pouvait mieux le faire qu'au centre culturel de l'Abbaye de St Riquier, dont l'une des finalités est précisément de réunir tous les documents, livres et objets de musée, des arts et traditions populaires picards. Que Robert RICHARD, conservateur des Musées de Picardie, que les autorités de St Riquier et les Amis de l'Abbaye soient remerciés pour leur accueil.

André CREPIN

Alors Responsable du Centre d'Etudes Picardes

CARTES ARCHEOLOGIQUES ET PHOTOGRAPHIE AERIENNE

A l'occasion de la publication prochaine par la Société des Antiquaires de Picardie d'un Atlas d'archéologie aérienne que nous avons mis au point avec M.Bréart, nous voudrions ici montrer pourquoi il nous a semblé utile d'établir des cartes archéologiques d'un type entièrement nouveau, spécifiquement fondées sur la photo-interprétation.

A l'origine, notre projet était de faire une carte "exhaustive", carte où auraient été réunies les données de la bibliographie et celles des prospections aériennes. Mais la littérature scientifique ancienne (et même contemporaine !) est généralement très imprécise : le plus souvent, on reste dans le doute quant à la nature exacte des trouvailles signalées, quant à leur époque réelle et surtout quant à leur localisation précise. C'est ce qui interdit le report de ces données sur des cartes à grandes échelles : la seule solution consiste à choisir une très petite échelle où une imprécision de quelques kilomètres n'est guère gênante.

La photo aérienne permet l'inverse. Des cartes archéologiques spécifiquement "aériennes" se justifient avant tout parce que les données de l'archéologie aérienne sont difficilement comparables aux autres données, tout au moins dans une région où peu de recherches ont été faites antérieurement aux survols systématiques. Ainsi, par exemple dans la Somme, rarissimes étaient les emplacements précis d'habitats antiques repérés dans nos campagnes. Aucun plan n'était connu : l'avion a permis non seulement d'en localiser près d'un millier, mais encore et surtout d'en avoir des plans extrêmement précis s'étendant parfois sur des hectares. Pour les établissements romains de toute une vaste région naturelle, il est possible d'avoir, pour la première fois en France et dans les pays voisins, une image fidèle de la typologie comme de l'implantation des habitats romains dans nos campagnes : non seulement on connaît désormais les emplacements de vici, de sanctuaires, de villae, mais encore on connaît leur typologie, leur orientation, leurs dimensions, leurs rapports avec les voies de communications. Pour les villae, on sait même l'importance respective et la disposition de la maison du

maître et la maison du vilicus, la position et l'étendue des cours, des dépendances, de la forme des clôtures, etc...C'est évidemment l'apport le plus spectaculaire des prospections aériennes. Mais les clichés donnent rarement des éléments très précis de datations et il est peu fréquent que les différents états soient visibles. Toutefois, l'apport le plus nouveau et, à notre avis, le plus important de l'archéologie aérienne, est d'avoir fourni d'innombrables plans d'ouvrages arasés de terre et de bois : non seulement aucun d'eux n'était connu, même dans les régions voisines, mais on n'avait aucune idée de la forme que pouvaient prendre ces enclos qui entouraient les fermes indigènes et leurs annexes.

Par ailleurs, c'est par centaines que l'on connaît maintenant l'emplacement, la forme et les dimensions de petits enclos protohistoriques circulaires ou carrés qui sont des tombes ou des sanctuaires.

Le propre de l'archéologie aérienne est donc d'avoir fourni ici, des milliers de plans photographiques de structures arasées, que ce soit de fondations ou que ce soit de terrassements nivelés. Le propre de cette carte archéologique doit donc être de figurer les résultats obtenus, c'est-à-dire essentiellement de figurer la typologie des structures arasées : il ne s'agit pas seulement de localiser des vestiges, mais et surtout de préciser leur typologie.

Cet Atlas d'Archéologie aérienne est donc essentiellement un atlas des formes, les cartes d'archéologie aérienne étant avant tout des cartes typologiques des structures arasées. Cela suppose donc un choix de symboles spécifiques, bien adaptés à leur objet.

A notre grand regret, il n'a pas été possible de retenir les symboles adoptés pour certaines grandes publications internationales comme la Tabula par exemple, symboles assez souvent employés par ailleurs. Ainsi, le triangle y représente la villa. Or, les photos aériennes révèlent à la fois la ferme rectangulaire allongée de la quasi-totalité des villae, et aussi la position du bâtiment principal ainsi que l'orientation générale. Il fallait donc choisir un symbole qui permette d'évoquer le plan et l'orientation de l'ensemble et, par la même, la position du bâtiment principal.

Autre exemple, le signe adopté pour figurer les temples de la Tabula est particulièrement évocateur : il en donne une vue très schématique en élévation. Or, c'est en plan que ces sanctuaires nous apparaissent d'avion. Il fallait donc choisir un symbole qui schématise la vision aérienne du fanum : nous avons donc adopté

deux carrés concentriques pour cet atlas.

Le principe qui nous a guidé a été le choix de symboles simples, aussi figuratifs et aussi évocateurs que possible du plan observé d'avion, tout en adoptant un système cohérent dont l'interprétation soit suffisamment aisée pour que l'utilisateur ne se voie pas dans l'obligation de recourir constamment à la légende : un enclos circulaire est représenté par un cercle, un enclos carré par un carré, un enclos rectiligne par un rectangle, un théâtre par un arc de cercle, etc.. Pour les très grandes structures arasées (voies romaines, camps romains), c'est la forme elle-même qui est figurée...

Par ailleurs, comme il existe deux grands types de vestiges arasés figurés, à savoir les systèmes de fossés et les substructions ; nous avons donc adopté deux types de symboles, les uns évidés pour figurer les systèmes de fossés comblés, les autres pleins pour les fondations.

Pour des raisons de lisibilité graphique, nous avons limité au maximum le nombre de signes. Ainsi, toutes les villae sont représentées par des rectangles allongés bien qu'il existe quelques rares exemples de plans trapézoïdaux. Mais une différenciation trop grande des symboles aurait obligé l'utilisateur à se référer trop souvent à la légende ; nous avons donc choisi de représenter le type le plus fréquent et quasi exclusif : le rectangle allongé. Il en est de même pour les grands enclos aux formes extrêmement variées. Il nous a fallu les réduire à deux types principaux : les enclos à dominante curviligne et les enclos à dominante rectiligne, le point indiquant s'ils ont plusieurs fossés. Mais nous avons distingué par des systèmes de hachures, les ensembles cohérents d'enclos (c'est-à-dire très élaborés et constitués de plusieurs enclos inclus les uns dans les autres, avec des systèmes complexes d'accès) qui correspondent à des habitats.

Le but de cet atlas est double. Il est à la fois utilitaire et scientifique. Utilitaire en ce sens qu'il fournit la localisation avec précision d'un grand nombre de vestiges archéologiques. Cela permet d'une part, de choisir éventuellement des sites à fouiller et, d'autre part et surtout, de savoir par avance les sites qui seront recoupés par les programmes de grands chantiers de constructions, carrières, routes, autoroutes...et, soit de surveiller les travaux de terrassements en ces points précis, soit mieux, de faire des fouilles au préalable. Scientifique, car le seul fait de localiser topographiquement un ensemble archéologique, surtout si

on peut indiquer sa forme et son orientation (comme c'est le cas pour des camps romains ou des villae) est en soi une information archéologique précieuse. C'est à l'utilisateur de la carte d'en tirer des conclusions éventuelles quant aux rapports qu'il peut y avoir entre les sites anciens figurés et les habitats actuels ou encore avec la topographie, le fond de carte de l'I.G.N. étant d'une remarquable précision : on dispose ainsi à la fois de la représentation de ce qui est et ce qui fut.

CONCLUSIONS

Telles qu'elles se présentent, ces cartes des sites nivelés romains et pré-romains découverts par avion apportent une masse considérable d'informations nouvelles. C'est un incontestable progrès par rapport aux cartes archéologiques traditionnelles fondées sur le dépouillement de la bibliographie, d'une part parce que nous connaissons, le plan ou tout au moins l'allure générale des structures arasées, d'autre part parce que nous pouvons les localiser avec précision sur un fond de carte topographiquement exact, celui de l'I.G.N. au 1/50 000. Il est bien évident toutefois que ces cartes ne constituent pas la carte archéologique de la région, mais seulement un des éléments. Il ne s'agit pas d'un travail définitif, mais de l'état provisoire des recherches. Nous avons voulu simplement mettre à la disposition des archéologues et des historiens la documentation obtenue à ce jour grâce à l'avion.

Roger AGACHE

Directeur des antiquités préhistoriques,

Région Nord et Région Picardie.

Un carrefour des XI - XIIe siècles

Première esquisse de la région "Picardie" ?

Faute d'une principauté féodale ayant englobé l'ensemble des territoires picards, comparable au duché de Normandie, au comté de Flandre ou au comté de Champagne pour ne citer que les pays voisins du nôtre, la notion de Picardie n'est pas très facile à définir.

Il y a une Picardie des géographes, une Picardie des philologues, une Picardie des gouverneurs militaires couvrant le glacis Nord de Paris face aux Pays-Bas. Ni l'une, ni l'autre de ces Picardies ne correspondent exactement à notre région actuelle.

Or, il semble bien que celle-ci a été esquissée dès le XIIe siècle sous la forme non pas d'une unité politique qui n'a jamais été réalisée, mais sous la forme d'un carrefour de voies ayant joué dans l'économie médiévale un rôle des plus importants.

L'une de ces voies est incontestablement la Vallée de la Somme. Si l'importance de celle-ci comme voie de passage est attestée dès la proto-histoire, aucun port important ne s'est développé à son embouchure avant le relèvement économique du XIe siècle. Abbeville, création des comtes de Ponthieu dans une ancienne dépendance de l'abbaye de Saint-Riquier, joue le rôle d'une ville de dernier pont et devient un port maritime notable. La tendance naturelle du cours de la Somme était de suivre la rive Nord de l'estuaire et c'est par là qu'au Moyen Age, accédaient la plupart des navires. Pour protéger l'entrée de la baie, les comtes de Ponthieu, en 1150, firent construire un puissant château-fort, auprès duquel se développa la petite ville du Crotoy, avant-port où devaient alors s'alléger bien des bateaux avant d'atteindre le fond de l'estuaire ; au XIIIe siècle, les Abbevillois entretenaient un "feu" à la pointe de Saint-Quentin-en-Tourmont. En revanche, les navires qui descendaient la Somme pouvaient, imitant ainsi Guillaume le Conquérant, attendre les vents favorables devant l'abbaye de Saint-Valery, à l'abri de la pointe de galets où s'élevait Cayeux et qui, en s'allongeant, allait donner la pointe du Hourdel. La navigation maritime s'arrêtait à Abbeville, mais la navigation fluviale atteignait Corbie et en utili-

sant le cours, alors certainement plus important qu'aujourd'hui, de l'Avre, Moreuil. En amont de ces deux villes, l'abondance des moulins empêchait toute utilisation par les mariniers du cours des fleuves, mais le cours de la Somme, ainsi équipé, constituait un excellent moyen de communication pour permettre aux blés et surtout aux "waides" de l'Amiénois et du Santerre de gagner la mer. L'un des premiers soins de Philippe Auguste après l'extension du domaine royal en pays picard fut de protéger la navigation sur la Somme et le long des rivages y accédant.

La "waide" (guède en français) était aux XII - XIIIème siècles la principale richesse des pays de la haute Somme. Se plaissant sur les terrains qui constituent aujourd'hui les bonnes terres à betteraves, elle était travaillée à Amiens, Corbie et Nesle. De là, elle était expédiée vers l'Angleterre sous forme de pâtés ou "tourtels", d'où les teinturiers du Moyen Age tiraient la couleur bleue. Aux XIV - XVème siècles, quand l'Angleterre commença à faire venir ce même produit d'autres pays (Allemagne et surtout Midi de la France), la vallée de la Somme et les ports de l'embouchure devinrent la grande voie d'exportation des blés "corbiers" vers les Pays Bas ou l'Espagne.

Aux XIIe - XIIIe siècles, au moment du grand commerce de la waide, les Picards pouvaient acheter facilement en Angleterre des laines de qualité et leur pays, sans atteindre la réputation en ce domaine de la Flandre, allait devenir un centre de draperie, travaillant pour l'exportation.

L'autre grand axe de circulation qui intéressait la Picardie était la célèbre voie terrestre qui, suivant, à peu de choses près, le tracé de notre autoroute n°1, partait d'Arras et par Bapaume, siège de l'un des plus importants péages du Moyen Age, Péronne, Roye et Ressons-sur-Matz, gagnait Compiègne. Certes, cette voie, qui réunissait le Bassin de la Seine à celui de l'Escaut, ne franchissait pas la Somme alors navigable, mais des relations terrestres faciles la mettaient en communication avec Moreuil, Amiens et même Abbeville (Route directe d'Arras à Abbeville par Saint-Riquier). A l'époque carolingienne, Noyon était encore, comme à l'époque romaine, le grand centre commercial de la vallée de l'Oise, mais Compiègne, situé près du confluent de l'Aisne et de l'Oise,

mieux placée sans doute de ce fait, allait devenir une ville de foire et être la grande étape au Moyen Age des vins de la région parisienne, du Soissonnais et de la Champagne. Après avoir franchi l'Oise à Compiègne, la route du Nord gagnait cette dernière province, pays des célèbres foires où les Flamands rencontraient les hommes du Midi. Mieux placée pour constituer une autre étape sur cette grande voie, Crépy-en-Valois allait supplanter au point de vue économique la vieille cité gallo-romaine de Senlis. Celle-ci allait retrouver une certaine activité, au moment où le déclin des foires de Champagne allait être compensé par le développement de l'agglomération parisienne, qui donnait une importance de plus en plus grande à la vieille foire du Lendit. Dans le sens Nord-Sud, la route servait à l'exportation des draps de Flandre et de Picardie, comme à l'envoi vers le Sud du poisson salé, pêché dans les mers du Nord.

Des voies de moindre importance constituaient en quelque sorte les affluents de la grande route Nord-Sud. Le Hainaut n'avait pas, au moins avant le dernier quart du XIII^e siècle, l'importance économique de la Flandre ou de l'Artois, mais l'on ne doit pas sous-estimer le rôle du chemin qui le réunissait à Compiègne par Ham, Saint-Quentin et Vervins. Laon n'avait pas l'avantage d'être située sur une rivière, mais possédait un site défensif exceptionnel. Bien placée au centre d'une région viticole, à proximité des grands axes routiers, elle pouvait exporter ses vins vers les pays de la Somme, le Cambrésis et le Hainaut.

Il apparaît donc que la voie Nord-Sud et les voies affluentes rattachaient déjà très étroitement le Valois et le Soissonnais à la Picardie proprement dite.

En revanche, la vallée du Thérain en raison de son orientation vers l'Oise ne constituaient pas un débouché maritime comme la Somme et la vieille cité gallo-romaine de Beauvais, devenue, elle aussi, un centre textile important, dut toujours pour ses importations d'Outre-Manche utiliser les ports normands de l'embouchure de la Bresle ou même de la Seine. Elle n'en était pas moins rattachée très étroitement pour ses exportations, à la grande route de Compiègne par Clermont ou Creil et elle fut toujours considérée au Moyen Age comme faisant partie du pays picard.

Il apparaît donc qu'au moment de la grande expansion économique du XI^{ème} siècle, les divers pays qui constituent aujourd'hui la Picardie étaient déjà reliés les uns aux autres par des voies fluviales ou terrestres et constituaient déjà un ensemble, en dépit de la différence de leurs appartenances politiques.

Ce carrefour picard, établi au milieu de terres naturellement riches, allait non seulement apporter au pays une incontestable avance économique ainsi que l'a montré M. Robert Fossier dans sa récente thèse sur l'homme et la terre en Picardie, mais aussi favoriser l'échange des idées.

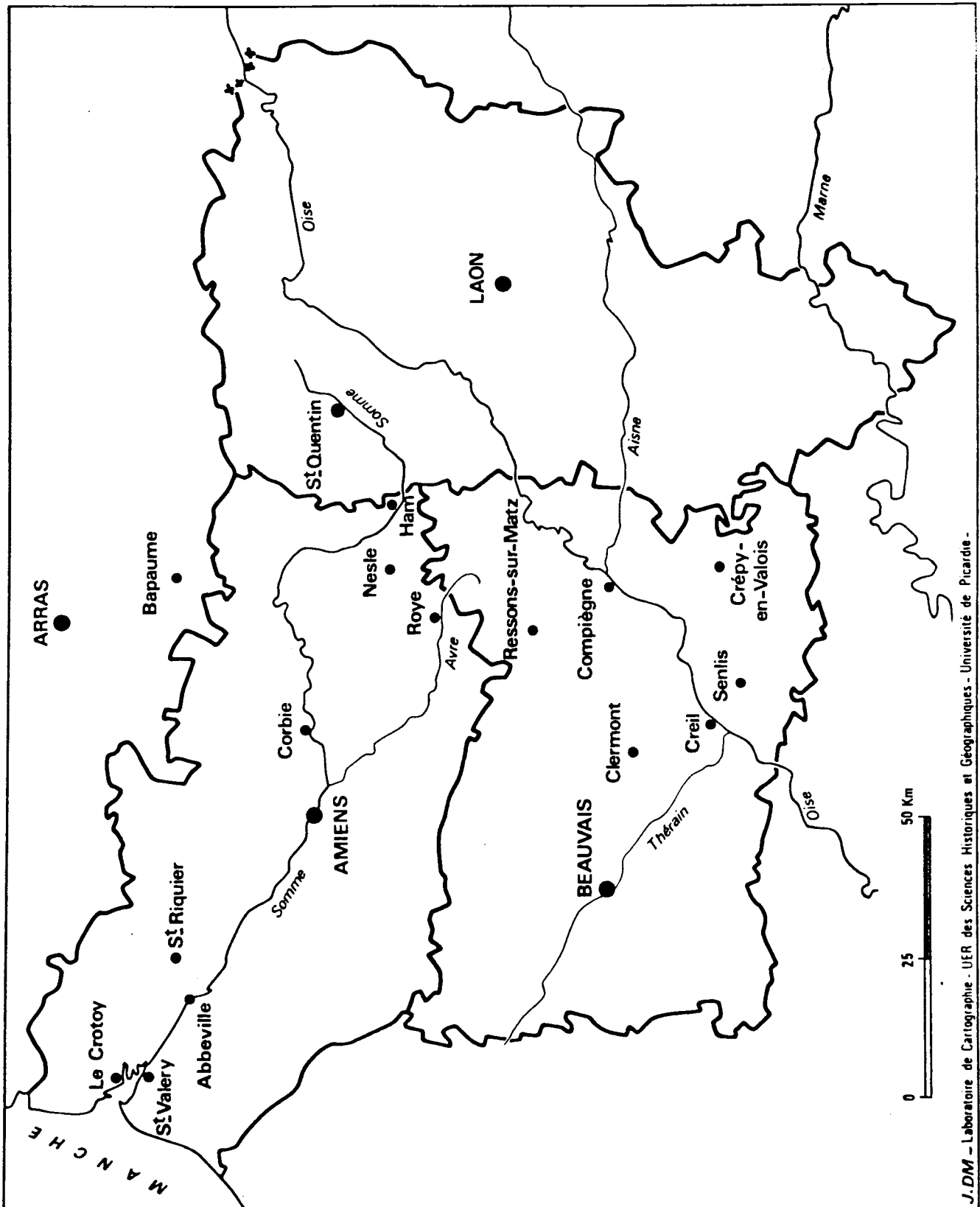
L'un des grands centres intellectuels du XII^{ème} siècle ne fut-il pas l'école épiscopale de Laon ? Cette ville avait été la résidence des derniers rois carolingiens et de fait son église avait acquis une certaine célébrité ; l'école, grandie dans son ombre, attira de nombreux étrangers. Aux alentours de 1100, un de ses fils, Anselme de Laon, après avoir voyagé en Normandie et en Angleterre, s'inspira du grand Saint Anselme dit de Canterbury. Grâce à lui, l'école de Laon connut un rayonnement exceptionnel. Dans la grande querelle des Universaux, Laon défendit l'orthodoxie.

Dans le domaine artistique, le style que les hommes du Moyen Age appelaient "opus francigenum" et que, depuis la Renaissance, nous appelons gothique, est probablement né en Ile de France, mais il a gagné très vite la Picardie par la voie Sud-Nord dont nous parlions tout à l'heure. En 1150, commence la construction de la Cathédrale de Noyon, la doyenne de toutes les cathédrales gothiques. Peu après commencent à s'élever celles de Senlis et de Laon. Quand ces églises sont achevées vers 1220, apparaissent ces très grandes réalisations que sont les cathédrales d'Amiens et de Beauvais. Certes, la Picardie n'a pas créé l'art gothique et les archéologues ont abandonné la vieille idée qui faisait naître l'art nouveau à Morienval au Sud de Compiègne, mais, sans doute parce qu'elle disposait d'un support économique des plus importants, elle a su lui donner sa plus grande dimension.

Jacques GODARD

Chargé d'enseignement à l'U.E.R. de
Sciences Historiques et Géographiques

UNIVERSITÉ DE PICARDIE
CENTRE D'ÉTUDES PICARDES
U.E.R. LETTRES - Campus
80 - AMIENS



L'ABBAYE DE SAINT RIQUIER
ET LA GESTE DE
GORMONT ET ISEMBART

Saint-Riquier fut au IX^{ème} siècle une des plus importantes abbayes non seulement du Nord de la France mais encore de l'Empire Carolingien. Elle reçut la visite de Charlemagne et l'abbé Angilbert était l'un des amis personnels de l'empereur. Pendant un petit siècle, de 790 à 880, le prestige et la prospérité de cette abbaye de 300 moines fut immense.

Puis vinrent les invasions normandes en 881 ; L'abbaye fut entièrement ravagée ; même si, plus tard, aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, elle connut un regain de prospérité, le souvenir des ravages exercés par les Normands et des combats que l'on mena contre eux resta vivant dans les mémoires. Au fil des ans et des générations, la réalité historique s'altéra peu à peu et prit les couleurs chatoyantes de la légende. Ainsi naquit une chanson de geste : Gormont et Isembart.

La chanson de geste engendra à son tour des légendes. Les personnages se transformèrent pour devenir les héros d'une mythologie populaire.

C'est sous ce triple aspect, littéraire, historique, et mythologique que nous nous proposons d'étudier ici la geste de Gormont et Isembart.

I - LA CHANSON DE GESTE

Elle se présente à nous tout d'abord sous la forme d'un fragment de 661 vers octosyllabes dont le manuscrit fut découvert en 1837 par un archiviste belge, Mgr de Ram. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Sa découverte suscita aussitôt un vif intérêt. A la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, tous les grands romanistes français, et en particulier Gaston Paris, Ferdinand Lot et Joseph Bédier se passionnèrent pour Gormont et Isembart.

La date du manuscrit pose quelques problèmes : Selon les uns, le poème remonterait aux environs de 1080 (De Vries, p.38), selon d'autres, il ne serait pas postérieur à 1130 (Bédier, p.24).

La langue n'est pas très caractéristique. C'est du francien, ou si l'on préfère de l'ancien français ; ce n'est pas du picard. On y décèle tout au plus quelques traits dialectaux du N.E. (Bédier, p.24). La graphie, de très mauvaise qualité, est due à un scribe anglo-normand. (Bayot, p.V).

Le fragment conservé figure, semble-t-il, vers la fin du poème intégral perdu. En voici le résumé :

Un combat se déroule à Cayeux. D'un côté, l'armée française, conduite par son roi, Louis ; de l'autre, une armée de Sarrasins, conduite par leur roi, Gormont. Aux côtés de Gormont, Isembart, un jeune seigneur français, qui a quitté son pays natal, est passé en Angleterre où il a rencontré dans la ville anglaise de Cirencestre (Cirencester) le roi sarrasin Gormont. Il est devenu l'ami du roi et a renié sa foi chrétienne, d'où son surnom de "margari" (mot byzantin signifiant renégat). Gormont, malgré les conseils d'Isembart, a décidé d'envahir la France. Son armée a débarqué en Ponthieu et a brûlé l'abbaye de Saint-Riquier. L'armée du roi Louis s'est portée à la rencontre des envahisseurs et nous sommes en pleine bataille au début du fragment.

Gormont tue un certain nombre de valeureux chevaliers français, après les avoir injuriés ; le roi Louis lui-même s'avance et fend en deux le corps de Gormont. Mais il est blessé et, trente jours plus tard, il mourra. La mort de Gormont jette le trouble dans l'armée des Sarrasins. Isembart leur redonne confiance et la bataille va reprendre pendant quatre jours après que Louis, selon les règles de la chevalerie, ait rendu les honneurs funèbres à son adversaire Gormont. Isembart, au cours de la bataille, frappe son propre père, que d'ailleurs il ne reconnaît pas. Les païens perdent courage et commencent à fuir. Isembart est enfin frappé par quatre seigneurs français. Dans son agonie, il se repent d'avoir renié le Dieu des chrétiens et meurt sous un olivier (en Picardie !) en invoquant la Vierge. Le fragment s'arrête là.

Ce manuscrit possède-t-il une réelle valeur littéraire ? Les spécialistes ne sont pas d'accord à ce sujet (De Vries, p.40). S'il m'était permis d'émettre modestement une opinion, j'oserais affirmer à la suite de de Vries que la valeur littéraire de ce fragment est certaine. Les descriptions de combats, au début, témoignent

d'une assez grande habileté : Huit fois de suite, nous voyons un combattant français s'avancer contre Gormont. Huit fois de suite, celui-ci le frappe et l'injurie. Le poète a su pourtant éviter la monotonie. Chaque fois, la description du combat varie et chaque fois Gormont profère une injure différente. Seuls, en conclusion de chaque laisse, quatre vers, toujours les mêmes, viennent, comme un leit-motiv wagnérien, souligner le rythme régulier du récit :

Quant il ot mort le bon vassal
arière enchaça le cheval
puis mist avant sun estandart
n'em (on) la li baille un tuenard (bouclier)

Enfin, certains passages ne manquent pas de grandeur. Une réelle intensité poétique se dégage de la prière d'Isembart agonisant (v. 634 sqq) :

Seinte Marie genitrix
mere Deu dame, Isembart dist
e! jal me dist un Sarrazin
ultre la mer, qui en sorti,
si jeo veneie en cest pais
que jeo serraie u mort u pris
or sai jeo bien que il veir dist.
Aie ! pere Deu, dist il
qui enz en la seinte cruiz fus mis
a vendresdi mort i soffri
dunt tut tun pople reinsis (rachetas)
en seinte sepulchre fustes mis
e au tiers jor surrexis.
Si veirement cum ceo fis
si aiez vus de mei merci.
La mei mort pardoins icil
pur vostre amor, qui m'unt occis.
Sainte Marie, genetrix,
mere Deu, dame, Isembart dist
depreez (suppliez) en vostre beau fiz
qu'il eit merci de cest chaitif.

Comment savoir ce que contenait le texte intégral ? Des oeuvres plus tardives reprennent le sujet : En 1230, la chronique rimée de Philippe Mousquet nous conte toute l'histoire. C'est là son seul intérêt car le texte est sans valeur littéraire. Près de

deux siècles plus tard, on retrouve l'histoire entière dans un roman à tiroirs, Lohier et Mallart (1415) dont le texte original est perdu mais nous est connu indirectement par une traduction allemande, Loher und Maller (1437). Ces versions tardives ont ajouté des éléments à la version primitive ; le texte du XIIème présentait probablement l'histoire d'une manière plus simple. En outre, elles s'écartent sur certains points du récit du manuscrit de Bruxelles.

Voici l'histoire intégrale reconstituée d'après Philippe Mousquet et Lohier et Mallart (d'après Bédier, p.27) : Isembart est un jeune seigneur français, neveu du roi Louis (invention tardive). Son père, Garin (Bernard dans le manuscrit de Bruxelles), frère ou beau-frère du roi, tient un vaste domaine dont fait partie Saint-Riquier. Isembart vit à la cour du roi, qui est en lutte contre lui. Il fait tuer son jeune frère et ordonne à sa soeur d'épouser le fils de l'assassin. Il vient assiéger Isembart dans son château de Saint-Riquier et le réduit à la famine ainsi que sa famille. Ce dernier obtient la vie sauve au prix de l'exil ; le roi lui fait jurer de ne jamais coucher deux nuits sous le même toit tant qu'il sera en terre chrétienne.

Isembart traverse la mer et, à Cirencestre en Angleterre, il rencontre le roi sarrasin Gormont, qui assiégeait la ville. Il renie la foi chrétienne, sans toutefois renier la vierge, et épouse Margot, la fille du roi Gormont. Puis il décide son beau-père à le venger du roi de France (dans le fragment de Bruxelles, il lui conseillait d'envahir le continent). La flotte aborde au rivage de France. L'abbaye de Saint-Riquier est pillée et brûlée. Le roi Louis de France marche contre les envahisseurs. Le père d'Isembart, qui est au service du roi de France doit porter les armes contre son fils ; il va le supplier, la veille de la bataille, de revenir à Dieu et d'épargner sa terre natale. Isembart reste insensible. Au cours de la bataille, Gormont est tué par le roi qui mourra trente jours plus tard de ses blessures. Isembart meurt également. Le roi fait enterrer son corps. Le père d'Isembart, sa mère, sa femme Margot, et sa soeur Béatrix entrent en religion pour expier les fautes du "margari".

II - LES SOURCES HISTORIQUES

Cette légende cache une réalité historique incontestable. La preuve nous en est fournie par Hariulf, moine de Saint-Riquier dans sa chronique latine de Centule, ancien nom de Saint-Riquier

(Cronicon Centulense), de 1088, contemporaine de la chanson de geste, si on la date de 1080. C'est une histoire de l'abbaye depuis sa fondation jusqu'à 1088. Arrivé au règne de Louis III (livre III, chapitre 20, texte cité par de Vries p. 35), Hariulf raconte qu'un roi païen, Guaramundus, voulut régner sur la France. Celui qui l'avait poussé à cette conquête était un certain Esembardus, Franc de noble origine, qui s'était attiré la disgrâce de Louis III. Les moines de Saint-Riquier, devant l'invasion, s'enfuirent avec leurs reliques. Le Vimeu et le Ponthieu furent pillés. L'église de Saint-Riquier brûla. Les païens furent battus par Louis III et Guaramundus périt dans le combat. Hariulf ajoute qu'il n'est pas nécessaire d'en dire plus long car l'histoire ou la légende (Hariulf ne se prononce pas et dit que c'est ce que l'on rapporte : ut fertur) est connue par des chroniques en latin (historiae) et qu'elle est répétée et chantée chaque jour par les gens du pays.

Ce texte est capital :

a) il situe l'action sous le règne de Louis III.

b) il fait état de chroniques latines écrites probablement dans l'abbaye et qui sont malheureusement perdues. Le fragment de Bruxelles y fait toutefois allusion :

v. 330 : ceo dit la geste a Saint Richier

Il fait aussi allusion à une chronique conservée à Saint Denis :

v. 145 : ceo dit la geste a Seint Denise

Cette dernière mention fait d'ailleurs douter de Vries que la chanson s'inspire directement d'une chronique abbatiale (p.60).

c) il fait état d'une tradition populaire et d'une chanson de geste existant à ce sujet. Est-ce la chanson dont nous possédons un fragment ? Est-ce une version plus ancienne ? Il est impossible d'en décider. Tout dépend de la datation du fragment de Bruxelles.

Revenons aux sources historiques. Louis III fut roi des Francs de 879 à 882. Pendant son règne, notre pays fut envahi par une armée normande en provenance de la région de Gand (elle arrive donc par terre et non par mer). C'était la seconde invasion normande dans le Nord de la France. La première avait eu lieu vingt ans plus tôt. Le 28 décembre 880, d'après les annales védastrées (Bédier, p. 40 et Hénocque), ils brûlent les abbayes St Vaast et St Géry de Cambrai. Le 2 février 881, Centule est incendiée à son tour. Ils descendent ensuite la vallée de la Somme, pillent Amiens et Corbie.

En juin, ils reparaissent devant Arras. C'est le 3 août 881 que Louis III, revenant précipitamment du Sud de la France, bat leur armée à Saucourt en Vimeu. Les Normands vaincus laissent 9 000 morts sur le terrain et repartent vers Gand ou Courtrai.

Voilà les faits historiques. Dans la chanson de geste, les Normands deviennent des Sarrasins, nom général donné aux XIème et XIIème siècles, à l'époque des Croisades, à tous les ennemis de la chrétienté, qu'ils soient Turcs ou Persans, Saxons ou Irlandais. La bataille de Saucourt est transportée à Cayeux. Le roi Louis est dit dans la Geste fils de Charles (fiz Charlun, v. 277) alors qu'il était fils de Louis le Bègue, lequel était effectivement fils de Charles le Chauve. Le père et le fils ont donc été confondus. D'autre part, Louis III ne mourut pas un mois après la bataille mais un an plus tard, d'un accident de cheval, en poursuivant une jeune fille (Annales védestiennes citées par de Vries, p.43). Dans la tradition, on établit un lien entre la bataille et la mort du roi survenant peu après et l'on affirma que le roi était mort de ses blessures, mort plus digne d'un souverain. L'histoire et la chanson concordent donc tant bien que mal.

Le personnage de Gormont a beaucoup intrigué les romanistes, essentiellement Ferdinand Lot et Joseph Bédier. Le problème, à vrai dire, est d'une extrême complexité. Pour un examen détaillé, on se reportera à l'article de de Vries (p.43) et à l'ouvrage de Bédier (p.59). Ce dernier tente de faire la synthèse des études précédentes et propose sa propre interprétation. Bornons-nous à énumérer les différentes hypothèses en simplifiant au maximum.

On croit reconnaître dans Gormont un certain Godrum, viking danois. Le témoignage essentiel à ce sujet est celui de l'évêque anglais Asser, mort en 910, qui écrivit en latin une vie d'Alfred, roi des Anglo-Saxons. Sous son règne débarque en Angleterre, en 870, un chef danois du nom de Godrum. Après plusieurs victoires, il est vaincu par Alfred en 878 et se fait baptiser par celui-ci. En 879, l'armée de Godrum gagne Cirencester, don d'Alfred. Une autre armée prend ses quartiers d'hiver à Fulham, quartier de Londres, et entre en communication avec celle de Godrum. Deux armées normandes se trouvent donc en Angleterre, celle de Godrum à Cirencester, et une autre à Fulham. En 880, l'armée de Cirencester se rend en East-Anglia d'où elle ne bouge plus. L'armée de Fulham traverse la mer et s'installe à Gand où elle reste un an.

Quels éléments peuvent correspondre avec notre chanson de geste ? Tout d'abord le nom : Godrum représenterait le nom propre danois Guthormr ("dragon de bataille" ?) ; contracté en Gorm puis décliné Gormo Gormonis et prenant une dentale finale par assimilation à d'autres finales de noms germaniques en -mund, Guthormr pouvait devenir Gormont.

Il n'en reste pas moins que :

- a) Godrum s'est fait baptiser.
- b) il n'a jamais envahi la France. (C'est au contraire l'armée de Fulham qui l'a envahie).
- c) il est mort selon Asser en 890.

Trois solutions peuvent être envisagées :

1) On considère comme Pauphilet que le personnage de Gormont est une pure fiction littéraire. C'est commode mais un peu simpliste.

2) On considère comme Zenker puis F.Lot qu'à la bataille de Saucourt se trouvait un certain Vurm ou Vurmo qui, l'année suivante a été battu par Charles le Gros sur la Meuse. Ce Vurm aurait été confondu avec Gormont. C'est une supposition gratuite.

3) On considère que le Gormont de la légende est bien Godrum, et l'on a quelques raisons de le croire. En effet :

a) un chroniqueur normand, Hugon de Fleury relate la bataille de Saucourt et mentionne parmi les combattants un certain Hasting appelé par le peuple Gormont. Or Hasting semble être la déformation de Alstemus, forme latinisée de Aethelstan, nom de baptême de Godrum.

b) le Godrum historique et le Gormont de la légende ont tous les deux séjourné à Cirencester.

Toutefois, d'après les annales anglaises, Godrum n'a jamais envahi la France et n'est mort que neuf ans après la bataille de Saucourt. Comment résoudre le problème ?

a) on admet comme F.Lot que Godrum a pu faire une campagne en 881 non mentionnée par Asser et que, seule, sa mort sur le champ de bataille est une invention légendaire.

b) on admet comme de Vries que Godrum n'est pas réellement venu mais que l'armée normande a pu s'appeler elle-même l'armée de Godrum et que le nom de son propre chef a été confondu avec celui de Godrum.

Il reste encore un problème : Pourquoi, dans la tradition française locale d'où est issue la chanson de geste, trouve-t-on ce

nom de Cirencestre, nom qui ne devait pas dire grand chose à nos braves Picards du IXème siècle ?

a) Pour de Vries, le nom s'est conservé dans la mémoire populaire. Ce n'est guère convaincant.

b) Pour F.Lot, dès 900, un premier poème conserva la mémoire de ce nom.

c) La théorie de F.Lot est contestée par J.Bédier qui s'est intéressé au personnage de Godrum dans la littérature anglaise. Godrum était devenu un guerrier légendaire, destructeur de châteaux et de villes, sous le nom de Gormont. Guillaume de Malmesbury, cité par Bédier, p. 73, établit l'identité des deux noms. On associe en Angleterre ces noms à celui de la ville de Cirencester où Godrum-Gormont a séjourné. Or l'abbaye de Saint-Riquier avait des relations avec l'Angleterre. Elle y possédait des terres dont deux en particulier dans le Norfolk (East-Anglia), possessions qui furent confirmées par Guillaume le Conquérant. Les moines ont pu entendre parler de ce Godrum-Gormont de Cirencester. Comme ils savaient que leur abbaye avait été dévastée par des Normands et qu'ils avaient peut-être gardé le souvenir du nom de Gormont, ils ont pensé que c'était lui qui avait envahi le pays. Ils ont consigné le fait dans ces chroniques qui sont probablement à la source de notre chanson de geste.

Pour établir l'identité du personnage d'Isembart, nous ne possédons aucune source historique. Son nom est germanique. On peut le rapprocher de celui d'Isengrin, qui, selon le dictionnaire allemand de Kluge, signifie "combattant au casque de fer", de grima, "masque" ou "casque" et isen ou isan, "fer" (allemand moderne : Eisen). Dans l'élément final -bart, on peut voir le germanique "berht", "brillant", qui entre dans la composition de tant de noms propres germaniques. Mais la forme française eût été plutôt en ce cas Isembert (ce nom existe ailleurs). Il serait peut-être préférable d'y voir le germanique bart dont le sens habituel est "barbe" mais qui peut, selon le dictionnaire étymologique indo-européen de Pokorny (article bhardha) signifier "hache", "parce que le fer se tient sur sa tige comme une barbe" (?). Quoi qu'il en soit, Isembart signifierait "combattant à la hache de fer". Le parallélisme avec Isengrin serait plus évident car dans le Reinhardt Fuchs, version allemande du Roman de Renard, les deux noms sont associés puisque Isenbart est le père du loup Isengrin (Lexer, Dict. de moyen-haut-allemand).

Il ressort de tout ceci que Isembart est un nom de guerrier franc. Le personnage est probablement une création de la geste. Selon Zenker, l'Isembart de la légende résulterait de la superposition de plusieurs personnages historiques, un Bourguignon et un seigneur italien révolté contre l'empereur d'Allemagne Louis II qui aurait fait cause commune avec les Sarrasins. C'est assez peu convaincant et Bédier rejetait déjà cette théorie du héros légendaire issu de la synthèse de plusieurs personnages historiques.

III - LES LEGENDES POPULAIRES

A partir de la chanson de geste, la légende et les personnages vont évoluer et se transformer dans les traditions populaires locales. Ces traditions vont essentiellement dans le sens d'une localisation à Saint-Riquier. C'est probablement l'oeuvre des moines.

Saint-Riquier est déjà mentionné dans la version primitive de la chanson. Le sac de l'abbaye en était probablement un des épisodes essentiels. Dans le fragment de Bruxelles que nous possédons, il est encore question de Saint-Riquier lorsque l'on évoque une coupe d'or dérobée dans la tente de Gormont par un écuyer français du nom de Gontier et déposée à l'abbaye (v. 350). Le roi Louis, pendant la bataille, appelle à son secours Saint-Riquier (l'ermite patron de l'abbaye) et Saint-Denis (v. 378).

Dans les versions plus tardives, le rôle joué par la ville de Saint-Riquier est plus important. Dans Lohier et Mallart, elle devient la ville d'Isembart. C'est dans son château de Saint-Riquier qu'il est attaqué et réduit à la famine par le roi Louis. En exil en Angleterre, il apprend par des pèlerins que le roi a profité de son absence pour assiéger son château et c'est ce qui le détermine à entraîner Gormont dans la conquête du continent.

On le voit, dans les versions tardives, Saint-Riquier est devenu le pays d'Isembart. Ceci nous est confirmé à la même époque que Lohier et Mallart par un chroniqueur de Saint-Riquier, curé d'Oneux, nommé Jean de la Chapelle. Sa chronique est datée de 1437. Nous y lisons tout d'abord qu'Isembart, roi de Bochidant, (pays chimérique) est le fils du seigneur de la Ferté près Saint-Riquier. (cité par Prarond et Hénocque).

La Ferté était un château-fort situé de l'autre côté du

Scardon, hors des murs de la ville. Il ne remontait pas au delà du règne de Hugues Capet, c'est-à-dire un siècle après la bataille de Saucourt. Le fondateur de la dynastie capétienne fit en effet reconstruire les bâtiments de l'abbaye et établir cette forteresse appelée Firmitas. Il n'en reste aujourd'hui que quelques pans de murs qui ne datent certes pas du Xème siècle, mais d'une reconstruction bien postérieure.

Selon Jean de la Chapelle, Isembart était avoué (advocatus), c'est-à-dire qu'il portait les armes pour défendre les intérêts de l'abbaye. Les seigneurs de la Ferté étaient-ils réellement avoués de Saint-Riquier ? C'est douteux selon Hénocque qui rappelle que les avoués de l'abbaye étaient les sires d'Abbeville, comtes de Ponthieu.

Toujours selon Jean de la Chapelle, Isembart fut enterré dans du fumier, en terre profane, en un lieu nommé Dorefontaine. Ce même lieu est déjà mentionné dans une charte de l'Official d'Amiens de 1263 où l'on mentionne qu'il est communément désigné sous le nom de Tombe d'Isembart. La "tombe" était située au sommet d'une colline dans un bois appelé le Bosquet. Elle a été aplanie au XIXème siècle et l'on ne voit plus aujourd'hui que son emplacement.

Qu'était-ce au juste que cette tombe ? Une motte, siège de justice seigneuriale, (selon Prarond) ? Un tumulus proto-historique (selon Bédier) ? Une butte de château-fort primitif, dit normand ? Au XIXème siècle, on la fouilla avant de l'aplanir et l'on y trouva que quelques grosses pierres que l'archéologue abbevillois Traullé prit pour des débris de meules. Était-ce donc une butte de moulin ?

Il est intéressant de comparer cette tombe avec d'autres buttes ou tumuli de la région. A Laviers, endroit où les Normands auraient traversé la Somme à gué, on voit encore aujourd'hui, au lieu-dit Tofflet, une butte dite "tombe de l'Engliche". On a tenté de voir dans la motte de Fressenneville près de Saucourt qui est en réalité la base d'un château féodal très ancien, le mont sur lequel Louis III aurait rendu les honneurs funèbres à Gormont. A Noyelles sur mer, trois tombelles sont considérées comme des tombes de Normands. Signalons enfin des tumuli à Vignacourt, près d'Amiens, où, selon Jean de la Chapelle, Gormont a été enterré. Dans plusieurs cas donc, la tradition voit dans ces tumuli ou ces buttes des tombes de Normands. Quoi de plus normal que la motte du bosquet

soit devenue la tombe d'Isembart ?

Le château, la tombe.... Le personnage d'Isembart selon la tradition vécut à Saint-Riquier et les moines sont certainement responsables de cette localisation. Pauphilet a essayé de montrer à propos de la Chanson de Roland que c'est postérieurement à l'élaboration de la geste que l'on a montré la tombe de Roland à Blaye, celle d'Olivier à Belin. C'est à l'occasion des pèlerinages que, pour frapper davantage l'imagination des étrangers et peut-être aussi pour stimuler l'ardeur guerrière des croisés, l'on montrait ces reliques du passé. Or, selon Mathieu de Paris, cité par Bédier (p.89), Saint-Riquier était ainsi que Montreuil, une des étapes de la voie de Londres à Jérusalem. Deux comtes de Ponthieu, d'autre part, allèrent à la croisade. Enfin, une foire importante se tenait chaque année à Saint-Riquier à la Pentecôte et attirait un grand concours de peuple. Sans aucun doute, on y chantait la geste et l'on montrait à cette occasion le château et la tombe du renégat.

Les avatars d'Isembart ne s'arrêtent pas là. Dans la tradition populaire, il est devenu un géant, enterré avec sa cuirasse d'or, son casque d'or et son cheval aux harnais d'or, une sorte de Gargantua. Il faut signaler, outre le thème éternel de l'or souterrain, le rapport établi entre la butte et le géant. Dans l'imagination populaire, le géant est façonneur du relief. Ainsi, les tombelles de Noyelles sont formées de la terre tombée des chaussures de Gargantua. Ce sont ses "dépattures". D'autre part, la christianisation des campagnes païennes tend à donner au géant un aspect maléfique. Ainsi, la Gargan italien du Monte Gargano dans les Pouilles est un géant vaincu par un chevalier chrétien. Isembart est devenu géant car le vaste tumulus placé lui-même en un lieu élevé qui domine la vallée du Scardon appelait l'idée d'un héros hors-mesure. De plus, c'est un païen, un traître, vaincu par le prince chrétien Louis. Son château lui-même doit inspirer la terreur ; c'est pourquoi l'affluent du Scardon qui le borde s'appelle la Malvoisine. Des faits analogues se retrouvent en d'autres légendes issues elles aussi de chansons de geste. Ainsi, Guillaume d'Orange, avant de fonder l'abbaye de Gellone dans l'Hérault (Saint-Guilhem du Désert), doit combattre un géant et l'on montre encore aujourd'hui à Saint-Guilhem du Désert le "castel du Gigant". Cette légende est postérieure à la geste. Le même Guillaume d'Orange a combattu à Paris le Sarrasin Isoré. C'était lui aussi un géant de quinze pieds de haut. En 1724, on montrait encore à Paris, selon l'historien Sauval, un tumulus de vingt pieds de long, dénommé tombe Isoré et plus connu

aujourd'hui sous le nom de Tombe-Issoire, depuis que la rue qui prolonge la rue Saint-Jacques a pris ce nom. Or, la Tombe-Issoire, comme l'abbaye de Gellone, s'élevaient sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle. On retrouve là le rôle des pèlerinages et des monastères dans l'élaboration des chansons de geste et des traditions "gigantales" qui en découlent. M. Dontenville, qui a étudié le thème du géant dans la mythologie française, signale d'ailleurs que beaucoup de légendes prennent ainsi naissance à proximité d'abbayes bénédictines. Saint-Riquier en serait un fort bon exemple, tout comme Saint-Guilhem du Désert.

La dernière preuve du rôle qu'ont joué les moines dans ce domaine est la christianisation des lieux où ont vécu des géants païens. L'Eglise substitua le culte d'un saint à la croyance populaire aux héros topiques des campagnes. Pour les hauteurs, c'est partout Saint Christophe et Saint Michel qui ont joué ce rôle. Le rôle de Saint Christophe, ce géant païen converti, se développa surtout à l'époque des Croisades, c'est-à-dire à l'époque de la naissance et du développement des chansons de geste. A Saint-Riquier, St Christophe fut honoré dans l'abbatiale. Une grande statue du XVIème siècle est toujours visible dans la nef.

Pour St Michel, il n'est pas impossible que sa représentation à la partie supérieure de la tour (du XVIème siècle) de l'abbatiale de Saint-Riquier, rappelle, comme en bien d'autres lieux, le souvenir d'une christianisation d'origine monastique de l'ancienne vénération pour les hauteurs du Bosquet. La convergence des thèmes traditionnels du haut-lieu du géant et de St Michel serait analogue à celle qu'on observe au Monte Gargano italien où l'archange apparut en 709 ou à celle du Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer sur un rocher qui était le tombeau de Grandgousier, voisin du rocher de Tombelaine, qui était le tombeau de Gargamelle.

La légende a-t-elle encore évolué ? Les transformations sont minimales et relativement de peu d'intérêt. Des historiens du XIXème siècle, Louandre et Gilbert, nous content la légende de Gormont et Isembart dans une version un peu différente, empreinte de romantisme. Ce sont les moines de Saint-Riquier qui se sont emparés du château de la Ferté pendant l'absence d'Isembart. C'est alors que celui-ci fait appel à Gormont. Tous les religieux sont égorgés (dans la version primitive, plus prévoyants, ils s'étaient enfuis). Isembart est tué devant son château où il avait tenté de se réfugier après la bataille. Le lieutenant d'Isembart garde le

château et exige des religieux un acte de réparation : le vicomte, chargé des affaires judiciaires de l'abbaye, devra, la corde au cou et une torche à la main, venir chaque année devant la tombe d'Isembart jurer de ne point troubler ses mânes.

L'imagination populaire déforme ici une réalité toute différente. Nous savons par quelques textes qu'au moment de la fête de Saint-Riquier (du 7 ou 9 octobre), les abbés avaient droit de juridiction dans toute la ville à l'exception du territoire de la Ferté, et pour ce élisaient un vicomte. Le dit vicomte, selon un dénombrement de la Seigneurie de la Ferté de 1601 (cité par Prarond), devait se présenter à la Ferté le 7 Octobre devant le vicomte du château, sur le pont-levis et faire le "serment requis et accoutumé", à savoir "ne rien entreprendre ni attenter sur choses qui dépendent de la dite châtelainie et principalement sur la tombe d'Isembart, tenu anciennement pour géant, enterré dans notre dit boquet et garenne". Le 9, selon un autre dénombrement de 1724, le vicomte de l'abbaye effectuait une chevauchée par toute la ville, suivi d'hommes d'armes, et celui de la Ferté une autre chevauchée sur le territoire de la Ferté et à la tombe d'Isembart. (texte cité par Prarond et Hénocque).

L'interprétation de ces coutumes est aisée. Elle a été donnée par l'abbé Hénocque. Il s'agit de bien délimiter le domaine où s'étend pour trois jours seulement la juridiction de l'abbaye et le domaine où s'étend celle de la Ferté. C'est le sens des deux chevauchées et du serment du vicomte. Pourquoi alors la mention "principalement sur la tombe d'Isembart"? Non, certes, pour laisser en paix les mânes d'Isembart, mais parce que la possession de ce lieu était l'objet d'un litige séculaire entre l'abbaye et la châtelainie. Primitivement, il appartenait à l'abbaye. Il faut même penser qu'il servait probablement de limite entre le domaine de l'abbaye et celui de la Ferté. Cette prétendue tombe pourrait être tout simplement une borne-limite, une meta. De telles metae n'étaient pas rares en Picardie (Janvier, Petite histoire de Picardie, 1884 p.360). Quand la borne fut devenue la "Tombe d'Isembart", on comprend pourquoi l'abbaye tint tant à la posséder mais sa fonction de limite en faisait un objet de litige ; d'où les perpétuels différends entre l'abbé et le châtelain. Au XV^{ème} siècle, un abbé se plaint de ce que des officiers de la Ferté gardent la Tombe d'Isembart. Peu après la possession de la tombe est confirmée à l'abbaye (textes cités par Hénocque). Puis, au cours des siècles, le seigneur

de la Ferté devient possesseur du lieu, ce qui explique la coutume telle qu'elle existe en 1724.

Un peu plus tard, en 1740, le marquis du Châtelet, seigneur de la Ferté et voltairien, exige que le vicomte de l'abbaye se présente, deux torches à la main ; c'est l'origine de l'obligation de porter une torche dans la légende populaire ; seule, l'humiliation de porter une corde au cou est purement imaginaire. L'abbaye refuse de prêter serment en ces conditions et porte le différend auprès du Parlement de Paris qui donne gain de cause aux religieux. (Hénocque T.III p. 501). A la suite de ces démêlés, la coutume disparaît après 1762.

Après la Révolution, la tombe d'Isembart devient la propriété de la famille Canu qui la possède toujours. Dans le courant du XIXème siècle, le Bosquet fut séparé en deux et là encore, la tombe d'Isembart se trouvait sur la limite des propriétés. Vers 1830, M. Chamont, qui avait épousé Madame veuve Canu voulut aplanir la tombe. L'archéologue abbevillois Traullé attira l'attention de la Société d'Emulation d'Abbeville sur ce manque de respect pour les vestiges de l'histoire. Le lendemain, selon le récit de Prarond, il vit s'arrêter devant sa porte un chariot rempli de grosses pierres extraites de la tombe. M. Chamont les offrait à M. Traullé. Sur l'une de celles-ci, on pouvait lire ces mots : "Molaire d'Isembart". La légende devenait une farce...

Comment évoquer aujourd'hui le souvenir de Gormont et Isembart à Saint-Riquier ? La visite est bien décevante : De la tombe d'Isembart, il ne reste que l'emplacement ; du château de la Ferté, quelques pans de mur dans une ferme. Le lieu le plus évocateur est une tour des remparts de Centule appelée Tour Margot. Blottie au milieu de la verdure, son aspect romantique peut nous faire rêver à la Sarrasine, épouse d'Isembart, recluse en dévotion, enfermée dans cette tour pour expier les péchés du félon "margari" qui, en des temps très anciens vint porter les armes en ces lieux...

UNIVERSITÉ DE PICARDIE
CENTRE D'ÉTUDES PICARDES
U.E.R. LETTRES - Campus
80 - AMIENS

Michel CRAMPON
Agrégé de grammaire
Assistant à l'I.U.T.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

I - Les textes

- Manuscrit de la Bibliothèque Royale de Belgique publié par A. Bayot. Classiques Français du Moyen-Age. T.14 - 1ère éd. 1914 - 3ème éd. 1969
- Chronique rimée de Philippe Mousket publiée par de Reiffenberg. 1838
- Loher und Maller, Ritterroman, erneuert von K.Simrock. 1868.
- Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier, par Hariulf, éditée par F.Lot. 1894.

II - Etudes sur GORMONT et ISEMBART

- Zenker : Das Epos von Isembart und Gormund 1896.
- F.Lot : Gormont et Isembart. Recherche sur les fondements historiques de cette épopée, in Romania XXVII (1898).
- J.Bédier : Les légendes épiques. T. IV 1913. 3ème éd. 1924
- A.Pauphilet : Sur la chanson d'Isembart, in Romania L (1924).
- J. de Vries : La chanson de Gormont et Isembart, in Romania LXXX (1959)

Pour une bibliographie détaillée, on se reportera aux études de J.Bédier et J. de Vries.

III - Etudes locales

- E.Prarond : Histoire de Saint-Riquier et du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher. 1867.
- Abbé Hénocque : Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier T.I. 1880 (chapitre consacré aux invasions normandes et à Isembart) T.III 1888.

IV - Etudes mythologiques

- H. Dontenville : La France mythologique 1966.
- H. Dontenville : Histoire et Géographie mythiques de la France, 1973

V - Documentation recueillie au cours d'enquêtes locales.

NICOLAS BLASSET

Architecte et Sculpteur Ordinaire du Roi

1600 - 1659

Parmi les sculpteurs de la première moitié du XVII^e siècle, si longtemps oubliés ou méprisés, au milieu de cette génération qui suivit les maîtres du XVI^e siècle, quelques artistes ont été remis au rang qu'ils méritaient, tels Mathieu Jacquet, les Bourdin ou les Guillain. Il en est d'autres, moins connus, qui tinrent pourtant une grande place dans l'art de leur temps. Nicolas BLASSET est inclus dans cette catégorie. Il n'était que juste, par conséquent, de lui consacrer une étude, et ainsi de tirer de l'oubli un artiste qui eut, à défaut de génie, un véritable talent.

Ce sculpteur avait seulement été l'objet, au XIX^e siècle, d'une monographie sans prétention, très incomplète, établie par un érudit local : Auguste Dubois. Il s'agissait donc pour nous d'un sujet pratiquement inédit qui allait en particulier se trouver considérablement enrichi par la découverte de plus de 150 actes notariés signés de la main de Nicolas Blasset, conservés dans les minutes des notaires amiénois du XVII^e siècle entreposés aux Archives Départementales de la Somme.

Précisons par ailleurs que l'élaboration de ces recherches, la mise en forme de ce travail (1) n'eût point été possible sans l'appui, les conseils et les encouragements constants de notre Maître, Monsieur François Souchal, Professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Lille III.

L'article que nous présentons aujourd'hui, à la demande de Monsieur le Professeur André Crépin, offrira, nous le souhaitons vivement, au lecteur spécialiste ou profane un reflet de notre oeuvre.

(1) Déposé à l'Université de Lille au mois de mai 1974.

Nicols Blasset (1) fut un des plus habiles sculpteurs de la Picardie et, sans conteste, un des artistes "provinciaux" les plus actifs de sa génération, par l'importance de sa production (2) concentrée finalement sur une carrière relativement brève. Il naquit en effet à Amiens en 1600, et y fut baptisé le 8 mai de la dite année. Il mourut dans la même ville le 2 mars 1659.

C'est le milieu familial qui favorisa assurément chez le jeune garçon la naissance d'une vocation artistique. Et c'est de son père Philippe, et probablement aussi de ses oncles Nicolas et Jehan, que notre sculpteur reçut ses premières leçons.

Le 25 avril 1625, il est admis Maître Sculpteur et obtient dès lors ses premières commandes officielles. Très vite, il commence à jouir dans sa ville natale d'une certaine notoriété ; il est élu Maître de la Confrérie Notre-Dame du Puy en 1625 et, en remerciement, offre une Vierge sculptée de sa main. Il se voit confier par ailleurs les décorations pour l'entrée de la Reine d'Angleterre à Amiens, le 7 juin 1625.

C'est sans doute en 1637, comme nous le démontrons dans notre étude, que le roi Louis XIII lui décerne le titre d'ARCHITECTE et SCULPTEUR ORDINAIRE du ROI. Notre artiste travaillait alors au retable destiné à l'église du Couvent des Célestins d'Amiens ; de ce retable qui, aussitôt achevé, passa pour le plus beau de ceux de la province, on ne conserve plus de nos jours qu'un mince vestige : la porte du tabernacle (au musée d'Amiens).

Blasset conserva ce titre d'Architecte et Sculpteur Ordinaire du Roi sa vie durant mais, en dépit de l'attraction de la capitale, préféra ne pas en exercer les fonctions pour rester sagement cantonné dans sa province et sa ville natales, y trouvant la clientèle aristocratique, ecclésiastique ou bourgeoise dont il avait besoin pour vivre.

Pour cette raison essentielle, il ne connut le succès que sur un plan local. Pour cette raison aussi, son activité professionnelle demeura concentrée sur Amiens, ne franchissant que tout à fait exceptionnellement les limites de la Picardie.

(1) Et non Blassel, comme certains historiens et A. Dubois en particulier, ont tenté de le prouver.

(2) Dont presque la moitié malheureusement est aujourd'hui détruite ou perdue.

Cette activité professionnelle fut empreinte d'un remarquable dynamisme. En effet, si la sculpture forme l'aspect de loin le plus riche de la carrière de notre artiste -celui par lequel il se fit véritablement connaître- il convient toutefois de préciser que Nicolas Blasset ne se consacra pas exclusivement à la sculpture mais mena de front plusieurs activités en exerçant en outre la profession d'architecte et celle d'entrepreneur de plomberie et de couverture. A la vérité il reçut une formation multiple et fut, pour reprendre une expression de Louis Hautecoeur, "l'homme à tout faire", "le maître Jacques de sa ville".

En tant qu'architecte, les travaux de construction au prieuré des Dames Religieuses Carmélites de Moreaucourt, à Amiens, constituent sans doute l'un des chantiers les plus importants de sa carrière, l'occupant durant plusieurs années (de 1645 à 1649).

Nicolas Blasset fut un sculpteur exceptionnellement prolifique, presque un artiste complet, comme le prouve l'étude de ses oeuvres. Plastiquement, il excellait dans la sculpture de petites dimensions et rien en ce qui concernait la ronde bosse et le relief ne lui était étranger ; il conçut aussi bien de grands ensembles (retables ou monuments funéraires) que des statues isolées ou des groupes de deux ou trois figures ; il travailla tantôt le bois, tantôt la pierre ou le marbre ; néanmoins il conserva une préférence pour les sujets religieux, traitant de manière tout à fait accidentelle des sujets mythologiques.

De la fécondité de cette production une conséquence surgit, c'est son inégalité, son caractère hétérogène. On y rencontre en effet quelques oeuvres médiocres, telle cette Vierge au tombeau du Chanoine Lucas à la Cathédrale d'Amiens, d'autres mieux réussies, mais aussi des réalisations comme le groupe de l'Assomption ou le monument de Claude Pierre, également à la Cathédrale et qui sont de véritables chefs-d'oeuvre.

Malgré ces remarques, il est évident que Blasset eut un style qui lui était propre, auquel certes se mêlaient habilement deux influences essentielles, celle de l'Italie et celle dominante de la Flandre, chacune issue des deux grands pôles artistiques de l'Europe à cette date, style où survivaient par ailleurs des traditions de la Renaissance et même du Moyen Age. Blasset sut d'autre part se faire l'écho de son époque dont il connut les moments les plus difficiles, l'année 1636 surtout, et dont il comprit parfaitement la pensée religieuse née de la Contre-Réforme.

Outre les leçons qu'il reçut des grands sculpteurs français du XVI^{ème} siècle, Germain Pilon en particulier, notre artiste (et cela s'explique aussi par la proximité avec Amiens) doit beaucoup à l'art flamand tant peint que sculpté. C'est à lui qu'il emprunte, par exemple, sur le plan iconographique le thème du priant agenouillé devant la statue du Christ ou celle de la Vierge, thème souvent combiné avec celui du priant accompagné de son saint patron, que l'on rencontre aux tombeaux de Jean-Baptiste Blasset ou d'Antoine Niquet (à la Cathédrale d'Amiens) et aussi au monument de Claude Pierre, pour ne citer que des ouvrages que l'on peut encore admirer de nos jours.

Que Blasset ait séjourné dans les Pays-Bas méridionaux, cela n'aurait rien de surprenant, les affinités avec certains artistes flamands allant parfois très loin (que l'on songe par exemple aux Duquesnoy et à leurs putti dont sont issus ceux de Blasset).

Comme cela se perçoit nettement dans certaines oeuvres, telle cette Annonciation très raffinée de la Cathédrale, notre sculpteur connut également l'art maniériste italien, peut-être par l'intermédiaire de la Flandre, ce qui nous placerait alors dans le contexte du maniérisme européen plutôt que dans celui du maniérisme italien proprement dit, contexte qui expliquerait dans ce cas un des principaux caractères de l'art de Blasset qui est le côté classicisant. Ainsi la statue de Judith à l'autel Notre-Dame du Puy de la Cathédrale, ou l'Ecce Homo du Musée de Picardie, sont des oeuvres où l'on décèle le maniérisme ou tout au moins son souvenir (car nous ne sommes plus au XVI^{ème} siècle mais bien au XVII^{ème}), mais également une froideur relative, peut-être due par ailleurs au tempérament propre de Blasset, un homme du Nord par excellence, très calme avant tout, se refusant à l'excès même dans ses créations les plus tournées vers le XVIII^{ème} siècle, comme l'Assomption de la Cathédrale.

Tout cela n'est pas incompatible du reste avec son goût du réalisme, très français, bien que soutenu par l'exemple des modèles flamands.

Cette double tendance, ce style mixte, pour reprendre l'expression de Paul Vitry, classique d'une part ou tout au moins classicisant, réaliste de l'autre, qui caractérise l'art de Blasset, est précisément celui qui caractérise aussi, d'une manière générale, l'art de la première moitié du XVII^{ème} siècle.

Et, bien que Blasset ait aussi aimé donner au visage de ses Vierges, de ses Christ, de ses Saints, les traits des jeunes gens de son temps, ce réalisme trouva son terrain de choix dans l'art funéraire, tenant incontestablement dans l'ensemble de son oeuvre la place la plus importance, la plus riche, la plus intéressante. C'est là que le réalisme se développera, dans les figures d'orants surtout, que nous verrons par ailleurs évoluer, à la différence des Vierges (commandées pour la plupart par des maîtres de la Confrérie du Puy) qui sont toutes conçues à peu près sur le même canon, qu'il s'agisse de Notre-Dame de Bon Secours, de Notre-Dame de Paix, à la Cathédrale, ou encore de Notre-Dame de la Victoire, à l'église Saint-Rémi d'Amiens.

A l'opposé, Blasset, qui n'a jamais donné au défunt que l'aspect du priant, le représente au départ agenouillé, les mains jointes, dans une attitude très simple et très figée (le meilleur témoignage en est la statue du Chanoine Lucas). Puis, par étapes successives, de manière continue, l'art du sculpteur va se détendre. Ses figures vont peu à peu se compliquer de gestes et d'expressions recherchées. Elles vont s'animer. Ainsi suit-on le cheminement de la pensée de l'artiste et en même temps la progression de son talent à travers les statues de Nicolas de Lannoy, d'Antoine de Baillon, de Claude Pierre et finalement d'Antoine Niquet.

C'est également à travers l'art funéraire que nous apparaît la véritable originalité de Nicolas Blasset, lorsqu'il refuse par exemple (certes pas de manière absolue) l'iconographe païenne pour adopter l'iconographie religieuse et en cela se distinguer de ses contemporains. Et ce sont bien, comme nous le montrons dans notre étude, des raisons complexes, et pas seulement le fait qu'il s'agisse souvent de monuments destinés à des ecclésiastiques, qui motivent la présence quasi systématique de la Vierge ou du Christ sur le tombeau.

L'originalité de Blasset va très vite se confirmer. Et bien qu'il soit un "artiste provincial", il va vite faire figure de véritable précurseur en osant représenter la Mort sous les traits d'un cadavre décharné ; ce thème, on le rencontre dès 1641, aux tombeaux de Jacques Mouret (aujourd'hui détruit) et de Jean de Sachy (à la cathédrale d'Amiens). Blasset voulut innover et il y parvint, prouvant par là même son talent.

On retrouve ce talent dans ce qui demeure sans aucun doute

son thème favori, tenant en tout cas une grande place dans son oeuvre, celui de l'enfance, dont la plus célèbre illustration, une des mieux réussies, reste l'Ange Pleureur du tombeau de Guillain Lucas.

C'est à travers ce thème que transparaissent aussi avec le plus d'éclat sa sensibilité et sa délicatesse que l'on pouvait déjà remarquer dans certains bas-reliefs, ceux de la vie de la Vierge surmontant les tables des maîtres de la Confrérie du Puy, à la Cathédrale par exemple.

Tout au long de sa carrière, notre sculpteur déploya des qualités de décorateur, montrant toujours qu'il était un adepte convaincu du goût nouveau, aimant donner à ses retables des formes composites, un peu lourdes, comme en témoignent par exemple les autels Saint-Sébastien ou Notre-Dame du Puy à la Cathédrale.

Notre artiste avait enfin -il convient de le noter- un réel talent de dessinateur. La série d'épithaphes qu'il conçut et qui fut gravée par son ami Jean Lenfant, prouvait définitivement qu'il était un créateur de formes ; cela allait lui assurer sa renommée hors de la Picardie, à Paris surtout, une renommée qui hélas ! comme l'influence qu'il put avoir sur d'autres sculpteurs, fut curieusement de faible portée aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Le style de Blasset, assurant dans une certaine mesure la liaison entre le foyer centralisateur de Paris et les ateliers animés de l'esprit sinon de l'exemple de Rubens se pressant plus au Nord, demeurerait-il trop original pour être suivi ?

Le fait est que le sculpteur n'eut guère de véritable successeur, de disciple direct, malgré l'enseignement qu'il prodigua au cours de sa carrière par l'intermédiaire d'un atelier très actif réunissant autour de lui un nombre non négligeable d'élèves, dont le plus intéressant fut sans conteste Thibaut Poissant qui, à l'inverse du Maître, sut se faire connaître et devenir célèbre par la suite.

Et assurément ce succès, Blasset aurait pu en jouir également, en dehors de la Picardie si, raison essentielle, l'emprise de la province natale n'avait pas été aussi tenace.

Christine DEBRIE

Maître es Lettres

Histoire de l'Art

Littérature picarde

L'aire linguistique picarde correspond à peu près aux quatre départements du Nord de la France, -Somme, Pas-de-Calais, Nord, Aisne- au nord de l'Oise et de l'ancienne Seine-Inférieure, à une enclave en Belgique (la région de Tournai et de Mons).

Historiquement le francien a commencé à dominer l'ensemble des parlers d'oïl dès la fin du douzième siècle ; il s'ensuit que les auteurs connus ont employé le francien et non le parler de leur région d'origine : les textes d'auteurs "picards" que nous possédons encore et qui datent du Moyen-Age sont donc en langue littéraire francienne et ne gardent au mieux que quelques traits picardisants (Lai d'Ignaurès par Renaut - les Partures Adan - Aucassin et Nicolette - les Chroniques de Froissard etc...). En dehors des archives (le Professeur Lorient rappelait voici peu que la langue picarde avait été la langue officielle pour le Nord du Grand-Duché de Bourgogne au quinzième siècle), il faudra attendre la Renaissance, les recommandations de Du Bellay, les jeux littéraires d'une bourgeoisie qui ne dédaignait pas de se servir des langues populaires, pour que des oeuvres paraissent en picard et soient conservées. C'est ainsi qu'on trouve en 1598 : "Histoire plaisante de la jalousie de Jennain sur la grossesse de Prigne sa femme, contenant un brave discours de l'accouchement d'icelle. Le tout mis en rime et langue picarde et envoyé par un courtisan à un autre sien amy", histoire qui dut avoir un certain succès puisqu'elle est réimprimée à Paris en 1640, avec le Discours du curé de Bersy et la suite du célèbre et honorable mariage de Jennain et Prignon.

En 1634 était paru à Paris encore L'enjollement de Coula et de Miquelle sur le sujet des dialotins qu'il disoit qu'elle avoit dans le ventre. Il s'agit d'une littérature assez leste, anonyme et il ne serait pas étonnant qu'il 'agisse de "farces littéraires" de gens cultivés. Le dix-huitième siècle par contre voit l'éclosion d'une littérature picarde plus intéressante consacrée surtout à la satire ; le plus célèbre de ces satiristes picards est François Cotigny dit Brûle-Maison ; c'est un de ces chansonniers et diseurs populaires qui "font" les foires et les marchés ; son thème préféré sont les habitants de Tourcoing qu'il brocarde dans des "pasquilles" qui eurent leur temps de célébrité. Le Sermon et Satire d'un curé

picard sur les vérités du temps aura quatre éditions entre 1750 et l'An VI, Le Sermon picard sur le jugement dernier (1795) ainsi que les pamphlets picards du temps du Directoire confirmeront cette tendance à la satire des lettres picardes.

Cependant dès cette époque, des savants, des ecclésiastiques, des poètes recherchent les premiers écrits picards et ne reculent pas devant la confection de "faux" comme cette Romance contenant l'histoire du Sire de Créqui, édité anonymement à Abbeville en l'An VI de la République ; l'auteur, certainement émule d'Ossian, et son poème est parfois fort bien réussi, écrit une préface en maints endroits révélatrice ; par exemple le passage suivant :

" En rapprochant les divers poèmes que nous publions, on retrouve encore dans les uns comme dans les autres, la même simplicité, le même ton naturel, la même naïveté Picarde. On oppose avec plaisir ces avantages aux Troubadours provençaux qui n'ont pas fait en France des vers les premiers, ni avant les Picards, comme le disent quelquefois leurs historiens, mais qui ont mis dans leurs poésies plus de grâces, plus d'harmonies, plus de légèreté. Le ton simple, naturel et naïf, ce ton qu'on retrouve encore, ce nous semble, dans le Vert-Vert du poète picard Gresset serait-il donc plus spécialement le partage du Nord, sous un climat nébuleux et froid ? "

Cela nous prouve que dès l'époque du préromantisme, on cherchait en France en même temps que dans la plupart des autres pays d'Europe à retrouver les filiations et à se retrouver dans les visages de la province.

Dès le début du XIXème siècle on observe en Picardie comme ailleurs le réveil des langues régionales, la création de sociétés et de revues qui désirent promouvoir cette littérature (1854 : fondation du Félibrige ; 1856 : fondation à Liège de la Société de Littérature Wallonne).

Dès le deuxième quart du dix-neuvième siècle on assiste en Picardie à une explosion de littérature satirique politique : le jeune Hector Crinon publie en 1830 un recueil de chansons révolutionnaires, puis à partir de 1839, Henri Carion publie dans "L'Emancipateur" de Cambrai Epistoles kimberlotes et l'Arména d'Jérôme Pleum'coq qui sont d'excellentes satires politiques dirigées contre "Ch"cousin Ph'lipe" ; ces satires eurent suffisamment de succès pour connaître des imitations à Saint-Quentin (1844) et à Abbeville (1848).

Outre Hector Crinon, le poète paysan sur lequel nous allons revenir, on peut mentionner dans la région lilloise le célèbre Alexandre Desrousseaux (Chansons et pasquilles lilloises - 1848 - 5 volumes seront publiés), Jules Watteeuw le Broutteux de Tourcoing, Jules Mousseron, le poète de la mine, Charles Lamy de Cambrai connu par ses Passe-temps kimberlots (1891-1900), Raymond Beaucourt, Michel Ossart, bien d'autres qui animèrent jusqu'au seuil de notre époque les lettres picardes.

Mais depuis un siècle quatre auteurs surtout semblent avoir marqué la vie littéraire de la Picardie : Hector Crinon, Edouard David, Philéas Lebesgue et actuellement Géo Libbrecht.

Hector Crinon (1807-1870), poète paysan, est surtout célèbre par ses Satires picardes (Recoupé-Péronne - 1863 - 232 pages). Il s'agit d'oeuvres qui nous concernent encore, vives, rapides, au développement presque cinématographique, servi par une langue picarde qui révèle toutes ses possibilités : c'est davantage l'accent tonique qui ici construit les vers que cette modulation un peu lente qui distingue le français. Moralistes sans trop, mais documentaires et souvent lyriques (d'un lyrisme retenu), les satires de Crinon sont certes un document de premier ordre sur le monde paysan du XIXème siècle, mais aussi une oeuvre littéraire de haute tenue, dont plusieurs textes mériteraient d'entrer dans les anthologies, si en France les oeuvres dialectales y étaient admises.

Edouard David, lui, est le poète picard de la ville, ou plus exactement d'un micromonde qui s'appelait le quartier Saint-Leu à Amiens ; il s'agissait -ce quartier a été détruit pendant la guerre et sa population dispersée- de la ville-basse où s'étaient rassemblés artisans et ouvriers qui avaient gardé une langue picarde bien drue et bien féconde et maintenu plusieurs traditions originales ; Edouard David (1863-1932) laisse une oeuvre vaste et riche, diverse et toujours intéressante : courts poèmes lyriques, chansons, longues épopées qu'il convient de placer sous l'influence de Mistral, pièces de théâtre, pièces de marionnettes. Lui aussi mériterait d'être mieux connu.

Philéas Lebesgue dont on connaît l'esprit universel, les nombreuses oeuvres qui, comme Au-delà des grammaires (1904), dénotent un esprit souvent en avance sur son temps, a laissé des poèmes en picard ; il y met son lyrisme campagnard, sa force et aussi sa tendresse pour les êtres et les choses ; ces poèmes sont près de la terre et la langue employée est aussi terrienne, concrète, pleine

de mots qui n'ont pas subi la lente usure des langues polissées. De nos jours un poète bien connu Géo Libbrecht a, sur le penchant de son âge, repris contact avec la langue de son enfance, le picard de Tournai et il nous a donné plusieurs recueils de poèmes lyriques d'excellente qualité où transparaissent les souvenirs, mais aussi de vieux métiers, d'anciennes coutumes, des figures originales de la vieille ville.

Et aujourd'hui, comment se présentent langue et littérature picardes et quelles en sont les perspectives ? L'association culturelle de Picardie Eklitra organise tous les deux ans des prix récompensant les meilleurs envois en langue picarde. Ces Prix Edouard David ont surtout pour but de rassembler les auteurs susceptibles à la fois de poursuivre la tradition littéraire picarde mais aussi de la renouveler. Rien en effet n'est plus urgent actuellement : car l'aire linguistique picarde, si elle est encore fort étendue, est très fragmentée, souvent pulvérisée par la prédominance du français, non seulement dans les villes mais encore dans les campagnes ; le picard est considéré comme une langue populaire, un dialecte qui ne peut avoir droit aux mêmes égards déjà fort parcimonieux dûs à une langue régionale ; il s'ensuit que, souvent même dans les villages, seuls encore quelques paysans parlent picard entre eux ; dans certaines régions cependant le dialecte se maintient et même dans certaines villes : si à Amiens il est en régression (les quartiers où on parlait picard ont été détruits lors de la dernière guerre et les populations dispersées), il est encore assez parlé à Tournai et dans certains bourgs. Mais cette dispersion est particulièrement grave pour la littérature, car les auteurs ne trouvent plus le milieu linguistique nécessaire à leur oeuvre ; en outre, le manque d'organes d'information et de liaison empêche les contacts et il arrive fréquemment que des auteurs se replient au point d'écrire pour eux-mêmes et de ne pas chercher à publier leurs oeuvres. Lutter contre la dispersion, recréer un milieu littéraire, susciter des confrontations, des discussions, des critiques, faire connaître et se connaître les auteurs et les oeuvres, ce sont là les buts que s'est avant tout assigné Eklitra en fondant les Prix Edouard David. Les résultats sont jusqu'à présent encourageants : les premiers envois étaient encore empreints d'une tradition vieillie, les thèmes étaient souvent anachroniques, on sentait qu'il était là nécessaire de se relier aux bons auteurs du début du siècle, on n'osait pas bouleverser. Mais d'année en année, se

détachent des auteurs intéressants qui se hissent au niveau de la littérature de ce temps et qui font penser à une renaissance possible des lettres picardes. Pour atteindre ce but un effort d'unification doit être fait : en effet la famille de patois formant le dialecte picard n'a jamais été unifiée ni dans son vocabulaire ni dans son orthographe ; chaque auteur a jusqu'à présent choisi le système orthographique qu'il voulait, et souvent aucun système, si bien qu'on trouve des mots écrits différemment non seulement d'un auteur à l'autre mais encore chez un même auteur ; des essais fragmentaires d'unification ont été tentés mais ils n'ont jusqu'à présent eu que peu de résultats : en effet, chaque auteur est attaché à sa forme et à une orthographe qui donne au mot une visualité qui lui plaît. Les lecteurs aussi sont attachés à une orthographe qui leur semble venir de la tradition, alors qu'elle est une copie de l'orthographe française.

C'est pourquoi René Debrie, dans ses Propos sur l'orthographe picarde (Eklitra 10) a fait la critique systématique des moyens empiriques employés et a créé un système logique et adapté d'orthographe ; remarquant que "le désordre orthographique entraîne inéluctablement l'incertitude de la prononciation", il s'efforce d'aller vers ce système idéal dans lequel "chaque lettre se prononce et toujours de la même façon" ; pour cela il faut d'abord rejeter toute copie de l'orthographe française : "L'orthographe picarde se dévalue si on l'emprisonne dans les filets inextricables de l'orthographe française. La meilleure et la plus efficace défense de notre dialecte ne consiste-t-elle pas, en définitive, à préserver son originalité par une graphie phonétique sûre et accessible à tous ?" Le système de René Debrie a l'avantage d'être clair, précis et simple. "N'importe quel auteur de n'importe quelle région de Picardie s'il désire (comme cela est légitime) une audience extérieure ne pourra plus bientôt refuser de s'ouvrir à l'acquisition de règles graphiques uniformes et accessibles à tous".

C'est surtout dans cette perspective -et pour permettre aussi une lecture aisée à l'étranger- que René Debrie a mis au point son système orthographique ; bien qu'il y ait en Picardie des réticences d'auteurs et de lecteurs, cette réforme semble être relativement bien accueillie et plusieurs écrivains l'ont déjà adoptée.

Il y a là quelque chose de réconfortant : qu'une langue dite moribonde depuis plus d'un siècle, qu'une littérature ignorée,

dispersée, non aidée, abandonnée comme provinciale et marginale, trouve en 1973 un réformateur de son orthographe, des auteurs prêts à travailler dans les perspectives de notre monde, des poètes et des prosateurs et aussi un public pas trop nombreux mais assez passionné.

Comment une langue abandonnée depuis des siècles par les instances officielles, combattue sans cesse et repoussée, dénigrée dans les écoles, méprisée par les écrivains français, jamais acceptée dans les anthologies a-t-elle pu résister, subsister et reprendre souvent vigueur ? Sans doute est-ce dû en partie au conservatisme campagnard, au milieu familial qui, dans sa langue, affleure malgré la propagande linguistique officielle, malgré les livres, et aujourd'hui malgré la radio, le film et la télévision ; mais cette vigueur fluctuante, imprévisible, qui reprend souvent au moment où on la croyait éteinte, est due aussi aux nombreuses sociétés culturelles, littéraires, linguistiques qui depuis plus d'un siècle et demi, protègent au niveau provincial ce qui aurait été irrémédiablement détruit par le centralisme et la prédominance en France d'une seule ville : Paris. Quand on y regarde de plus près, il apparaît que le désert provincial français était souvent un leurre, une espèce de nuage répandu par les intellectuels parisiens ou par certains politiques intéressés ; il est vrai que préoccupées surtout de garder et de maintenir, ces sociétés et académies n'ont pas souvent eu la possibilité ou la vocation de prendre contact avec le monde "moderne", avec ce qui se faisait à l'avant-garde des littératures et des arts. Cela est évidemment regrettable mais provient souvent de la situation dérisoire et basse où une politique insensée les avait cantonnées. Ce qu'il faudrait permettre maintenant, et c'est ce à quoi des associations comme Eklitra s'attachent, ce serait de favoriser et de susciter si besoin l'accession des langues et des littératures régionales à un niveau supérieur, au niveau de notre monde, en tenant compte évidemment des traditions diverses et aussi des possibilités et des qualités de ces langues et de ces littératures. Quelles perspectives s'ouvrent alors aux auteurs en langue picarde ?

Je pense qu'il faut d'abord tenir compte des possibilités de la langue c'est-à-dire de l'instrument dont on dispose : le vocabulaire est considérable mais il est souvent anachronique : je veux dire par là, que comme tous les dialectes le picard a été stoppé dans son évolution au niveau justement de la province : il ne

dispose guère de vocabulaire abstrait, ni de vocabulaire philosophique, ni politique, ni technique, ni scientifique -mais le vocabulaire poétique est par contre très nombreux et c'est l'essentiel. L'expérience de notre atelier de traduction le prouve : des poètes comme Francis Jammes ou Prévert sont traduisibles en picard, mais il est à peu près impossible et ce serait même ridicule de traduire Valéry ou Milosz : il faut donc se limiter à une poésie simple, concrète, immédiate, qui est souvent la vraie poésie.

Cela ne veut pas du tout dire que cette poésie, cette littérature doivent être anachroniques : bien des poètes et du plus haut niveau écrivent aujourd'hui d'une façon simple, parfois d'une façon si simple que le lecteur cherche la complication dans cette simplicité. Cette simplicité des lettres modernes, qu'il s'agisse de certains romans, de certaines pièces de théâtre, ou de certains poèmes, même de poèmes expérimentaux, est une chance à saisir pour les auteurs en dialecte.

Cela veut dire que ceux qui écrivent en picard doivent à la fois connaître les lettres picardes anciennes mais ne doivent pas trop s'en préoccuper au niveau de leur création : c'est de 1977 qu'il s'agit et non de 1910 et c'est de 1973 qu'il faut partir et non de 1910 si nous voulons sortir la langue et la littérature picardes d'une langue et d'une littérature de clocher ; d'illustres prédécesseurs nous engagent dans cette voie qui écrivant en dialecte furent pleinement modernes : je pense à Mistral, à Gezelle, à Lyschorsky. Ce que je dis là est évidemment valable pour le théâtre et pour la prose.

Je pense donc que tous ceux qui écrivent en picard devraient se préoccuper de lire, certes les auteurs de la tradition, mais surtout fréquenter ce qui se fait de plus moderne et de plus actuel dans le monde, aussi bien dans les arts plastiques qu'en musique ou en littérature. De façon justement à pousser jusqu'à son plein développement (si cela est encore possible) cette langue picarde qui depuis le haut moyen-âge sort d'elle-même et n'en finit pas de sortir, n'en finit jamais d'être elle-même, à travers mille embûches.

Je dis : si cela est possible ! les résultats des Prix Edouard David nous le laissent espérer -mais il faudrait que les auteurs se connaissent mieux entre eux, discutent, fassent des échanges, s'orientent : c'est dans ce but qu'Eklitra pense poursuivre l'organisation de ses journées d'étude des perspectives de

la littérature picarde où tous les participants aux Prix Edouard David et d'autres auteurs seront conviés.

Conditions générales sur la renaissance possible
de la littérature picarde

Qui regarde une carte du monde, ou en particulier de l'Europe, s'aperçoit que si les frontières nationales correspondent en général à des ethnies déterminées elles enferment aussi par la force des choses, par les intérêts de certains groupes et de classes dominantes, par les conquêtes de tous les régimes, des minorités -des ethnies elles aussi- qui ont été en partie assimilées ou qui ont opposé souvent par leur langue une résistance ouverte ou larvée à l'oppression et souvent à la répression. Nous pourrions ainsi citer chaque pays d'Europe car les frontières établies l'ont été souvent plus par la force que par le droit.

Nous nous contenterons de parler de la France dont l'unité, solide à vrai dire, a été elle aussi acquise souvent par des guerres de conquête qu'on ne parvient plus maintenant à cacher. Citons seulement cette longue et tragique conquête de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Occitanie et remarquons que ce pays uni possède à côté du français 4 langues : le flamand, le breton, le basque, le provençal, de nombreux dialectes de langue d'oïl, de langue d'oc, ainsi que des dialectes allemands en Alsace et en Lorraine. Et une foule de patois encore parlés épisodiquement. Ajoutons aussi l'argot ou plutôt les argots. Et nous constaterons qu'il n'y a pas une littérature française mais, sur le territoire national, de multiples littératures qui sont plus ou moins passées sous silence par les historiens officiels, qui ont, pour des causes que nous analyserons, été mises souvent dans l'impossibilité de se développer, qui sont loin -sauf la provençale- d'avoir les qualités de la littérature de langue française mais qui n'en existent pas moins. Nous ignorons pour le moment si elles ont encore quelque chance de se développer. La critique les nomme en général littératures secondaires.

Il y a dans ce terme de "littérature secondaire" quelque chose de désobligeant et d'injuste (car je ne vois pas en quoi la Mireille de Mistral est secondaire par rapport aux chefs d'oeuvre français du dix-neuvième siècle) qu'il convient de souligner :

sont en effet secondaires -dans tous les pays- les langues et les littératures qui ont été vaincues et en partie assimilées, mais qui n'en demeurent pas moins en attente et parfois en puissance d'oeuvres non-négligeables même au plan international : citons Mistral évidemment mais aussi Gezelle en Flandre, et aujourd'hui Lysohorsky en Tchécoslovaquie et Staudacher en Allemagne. On ne peut jamais dire qu'une langue, même un patois, même un argot (voir aujourd'hui le succès des Oranges Mécaniques) sont éliminés pour toujours de la littérature ; il se peut qu'un véritable poète vienne et crée avec l'idiome parfois presque disparu une oeuvre assez haute pour qu'elle attire l'attention du monde et des générations futures.

Encore faut-il pour cela que soient remplies certaines conditions. La "province" en effet n'était pas, voici peu encore, un milieu favorable à la création. C'était une portion souvent grande de territoire éliminée de l'histoire, réduite au rôle de membre, le cerveau étant la capitale. Qu'on se reporte aux romans de Flaubert et on verra ce qu'était la médiocre vie provinciale au dix-neuvième siècle, qu'on se reporte aux romans de Balzac et on vivra la difficile montée vers Paris de jeunes provinciaux fascinés. Ceux qui demeuraient en province ne parvenaient jamais à percer qu'ils soient écrivains, peintres, musiciens ou sculpteurs ; ils s'enlisaient dans les académies provinciales, produisaient pour de médiocres salons, ne trouvaient pas l'atmosphère nécessaire à la création, les stimulants, la concurrence, bref ils végétaient, se contentaient d'être des reflets lointains et de placer leur petite production auprès d'amateurs souvent peu éclairés.

Telle était la province voici encore peu de temps. Les sociétés locales usaient leurs maigres forces à découvrir les racines d'une histoire provinciale, tout le monde se serrait dans les traditions puis dans le folklore c'est-à-dire dans ce qui est mort, les langues secondaires étaient submergées par la langue centrale, il ne demeurait ça et là que quelques îles linguistiques de ce qui avait été jadis une vaste étendue de langue -mais c'était sur ces îles justement que certains poètes se maintenaient, s'accrochant à ce qui subsiste longtemps, très longtemps malgré tout : la langue. En effet ce qui se faisait de plus original dans les provinces se faisait dans la langue locale, bien qu'elle soit généralement moquée, abaissée au rang de patois (même une langue noble comme le provençal !). chassée des écoles et des institutions.

Il y avait peu de différence alors, pour les grands états

centralisateurs ; entre la province et les colonies : ici et là le vide culturel avait été provoqué puis rempli par une langue et une culture uniques : c'était cela la façade. Mais en-dessous bien des choses vivantes subsistaient...

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui la situation s'est sensiblement modifiée. Certes certaines littératures et langues secondaires sont mortes et bien mortes : elles ont en général été écrasées deux fois : une fois par le pouvoir colonisateur venu du centre, une seconde fois par leurs propres élites qui ont renoncé au lieu de s'accrocher et de résister. Mais d'autres renaissent, s'affirment, sortent de plus en plus des ombres : c'est le cas de tous les pays anciennement colonisés, c'est le cas aussi bien des provinces. Pourquoi ? Pourquoi notre civilisation technique qui tend à unir toute la planète provoque t-elle en même temps une renaissance de ce qui logiquement était condamné à mourir ? Une première raison apparaît aussitôt et c'est sans doute la plus importante : une civilisation fondée comme la nôtre sur la multiplication infinie des mêmes objets et sur la consommation anonyme à l'échelon planétaire provoque une réaction au niveau de l'individu qui veut sauvegarder coûte que coûte sa personnalité et qui pour cela soigne ses racines, cultive son jardin, fait pousser ses propres plantes c'est-à-dire regarde à nouveau sa province comme un domaine particulier qu'il est de la plus haute importance pour lui de sauvegarder.

En outre les mass-media, radio, télévision, communications rapides sur les routes, sur les mers, dans le ciel, communications instantanées des informations, la création d'une planète qui n'est pas plus grande tout compte fait -si on tient compte de la presque instantanéité des liaisons- qu'un petit pays de jadis, ont créé de nouvelles conditions de vie favorables aux anciennes langues et littératures secondaires : en effet, le rôle des capitales a considérablement diminué, chacun peut prendre connaissance de ce qui se fait de plus à l'avant-garde, chacun peut écouter de la musique contemporaine, voir de la peinture contemporaine -les expositions sont partout innombrables- lire la littérature contemporaine, assister au théâtre contemporain. Même ceux qui vivent en des lieux retirés sont branchés directement sur la "civilisation", sur notre temps. Cela signifie que l'auteur, même en dehors des grandes villes, peut prendre part au monde s'il le désire, s'il ne se cantonne pas dans sa localité et cela signifie aussi qu'il peut entrer en

concurrence, avec sa langue et sa littérature "secondaires", avec les grandes langues véhiculaires et leurs littératures. C'est ce qui explique la renaissance vraiment surprenante des littératures dialectales en Allemagne par exemple : n'étant plus handicapées par des traditions périmées et souvent médiocres, elles prennent part aux grands mouvements de notre temps sans rien renier d'ailleurs de leur originalité : elles ont simplement largué tout ce qui en elles était mort et elles se sont mises à l'heure de la vie, c'est-à-dire à l'heure de notre civilisation. A partir de cet instant certaines maisons d'éditions se sont occupées d'elles, on a vu paraître des livres et des disques et elles ont trouvé un public, peut-être pas tout à fait leur public ancien mais un public neuf et beaucoup plus étendu et beaucoup plus cultivé, prêt à les soutenir, car chacun sait que c'est la bonne littérature qui crée le bon public.

Ce qui a été fait ici peut-être aussi fait là si les conditions sont à peu près les mêmes ; or, en Europe, les différences ne sont pas excessives : ce qui a été fait en Franconie peut être fait en Picardie. Certes il faut tenir compte des réalités historiques ou linguistiques mais aussi des possibilités qui aujourd'hui sont offertes si on sait les voir et les saisir.

Or, ces possibilités existent dans notre province. Certes l'écrivain en picard est réduit à une langue qui fonctionne mal, qui a "décroché", qui n'est pas traduite et qui ne traduit pas, une langue qui se cache, qu'on ne voit pas sur les affiches dans la rue, qu'on entend rarement à la radio et à la télévision, à qui les journaux font la place maigre, que l'école ne connaît pas, qui n'est plus parlée et lue que dans quelques campagnes et dans quelques bourgs ou quartiers, certes tout cela est vrai, mais je dis qu'une renaissance est possible si l'auteur refuse de jouer le rôle du coq de village pour quelques oreilles, s'il étend son pouvoir et s'il se met à écrire comme l'exige notre temps. Un grand effort est nécessaire mais les circonstances me paraissent être favorables à cet effort et si les écrivains picards n'aboutissent pas ils auront eu au moins le mérite d'essayer.

Quelles sont donc les circonstances favorables qu'il faut distinguer et saisir ?

Elles sont assez nombreuses mais j'essaierai de ne parler que des plus marquantes :

- D'abord l'état de la littérature moderne : aujourd'hui littérature et linguistique interfèrent de plus en plus, réagissent l'une sur l'autre, se mêlent même (c'est le cas pour toute la littérature dite expérimentale) : il n'est plus question, par exemple en poésie, de discours rythmés et rimés, ni même d'images littéraires mais d'une poésie fondée sur les qualités esthétiques de la langue, sur les informations qu'elle donne : c'est là une véritable chance pour les dialectes qui comme source d'informations linguistiques esthétiques sont aussi riches et même souvent plus riches que les langues élaborées.

- En outre un mouvement existe, dans les littératures nationales, qui tend à l'abréviation et à la simplification : le poème préféré par le lecteur d'aujourd'hui est le texte bref, bien frappé, évident comme une affiche, et qui s'inscrit dans la mémoire comme un slogan. C'est-à-dire celui qui souvent ne fait part que de la langue et n'est pas un discours sur autre chose. Le discours est réservé aux essais, à la littérature critique, aux études universitaires : il s'ensuit que la langue abstraite, philosophique, métaphysique ou politique, qui manquait justement aux dialectes, s'éloigne des oeuvres, laissant l'auteur d'oeuvres dialectales libre de créer ses "objets linguistiques" comme il l'entend.

- Une autre chance à saisir pour les dialectes est le dépassement du stade de l'écriture et du livre ; nous avons des magnétophones, nous avons des studios d'enregistrement : il s'agit de les employer non pas comme simples appareils reproducteurs mais bien comme instruments de travail : le picard avec les riches sonorités qu'il possède peut être là une matière remarquable.

- Un autre domaine encore : la chanson ; celle-ci triomphe partout ; il est tout à fait possible de faire des chansons en picard comme en font les provençaux ; ceux-ci font renaître les Troubadours ; il serait tout aussi aisé de faire renaître les Trouvères et de créer en même temps une chanson picarde moderne. La chanson est un excellent porteur de langue auprès du grand public.

- c'est d'autre part une banalité de dire que nous vivons dans une civilisation où le visuel l'emporte ; on peut dire qu'une langue qui ne se montre pas n'existe pas ; il serait donc important de "montrer" la langue picarde dans les librairies bien sûr mais aussi par affiches et en publicité.

Mais cela ne peut se faire que si les auteurs picards se tiennent en contact avec ce qui se fait dans le monde de plus

actuel, que s'ils l'assimilent en gardant évidemment leur personnalité, que s'ils créent une littérature au niveau assez élevé pour que s'accroisse le cercle de leurs lecteurs non seulement en Picardie mais dans le monde. Constaté que les lecteurs manquent et abandonner pour cela ou se contenter d'une production médiocre c'est évidemment mettre la charrue devant les boeufs : des gens apprennent le provençal pour lire Mistral, le flamand pour lire Gezeille ; d'autres apprendront le lachique pour lire Lyschorsky ; un bon auteur crée ses lecteurs, quelle que soit la langue qu'il emploie. Mais pour atteindre ce but il convient qu'il ne perde de vue ni son pays ni le monde.

Il ne faut donc pas hésiter à briser les formes anciennes, à changer les thèmes, à faire coexister pour un temps dans la littérature la vieille ferme et l'usine atomique (vous me permettez cette image) comme elles coexistent dans le monde, à traduire aussi des oeuvres contemporaines en picard et des oeuvres picardes en langue étrangère, bref, il faut rétablir les courants, les circulations, les échanges, alors là seulement la littérature picarde pourra vivre à nouveau. Ne pas oublier non plus d'écrire pour les enfants, ni de faire des anthologies de littérature scolaire. C'est là que commencent les vraies imprégnations.

Pierre GARNIER

Professeur d'Allemand au Lycée Mixte Cité Scolaire

Vice-Président d'Eklitra

A la suite de la Conférence de M. Pierre GARNIER, Monsieur CHIVOT et moi n'avons pas voulu prolonger un débat qui aurait retardé la clôture de cette journée. Néanmoins M. le Doyen CREPIN ayant suggéré de lui adresser par écrit les réflexions que nous aurions pu faire à ce moment, nous profitons de cette invitation sans animosité et sans esprit de polémique.

M. Pierre GARNIER pose comme principe que l'orthographe picarde ne doit pas se rapprocher de l'orthographe française. Dans ce cas, une élite seulement sera capable de lire et de comprendre le picard alors qu'il doit être accessible à tous.

Personnellement je ne suis qu'une modeste institutrice. J'enseigne la lecture aux élèves du cours préparatoire depuis plus de 10 ans. A ce niveau, il est déjà possible de se rendre compte que ces élèves ne seront pas tous des intellectuels mais sauront cependant lire un texte français qui comportera des syllabes courantes, et par là même, un texte picard écrit avec ces mêmes syllabes.

Pour aimer le picard, il faut l'apprécier et ne pas être découragé par une lecture comportant trop de difficultés. La plus simple est celle acquise sur les bancs de l'école primaire.

Les écrivains picards cités par M. Pierre GARNIER sont toujours lus, par tous, avec plaisir. N'avaient-ils pas une orthographe proche de l'orthographe française ?

Nous savons fort bien qu'Eklitra restera fidèle à ses principes comme nous resterons fidèles aux nôtres. Ce serait manquer de loyauté envers la mémoire de Gaston Vasseur qui a tant fait pour le picard, et envers nous-mêmes si nous reniions nos idées sur l'orthographe picarde contenues dans l'opuscule rédigé ensemble.

Si Gaston Vasseur est disparu, les "Picardisants du Ponthieu et du Vimeu" continuent de marcher dans la voie qu'il leur avait tracée.

C'est ce que veulent montrer ces quelques réflexions.

Denise GENCE

Enseignante

LES NOMS QUI DESIGNENT LA PETITE ARMOIRE DES
CHEMINEES DANS LES PARLERS DE LA SOMME

Les anciennes cheminées picardes présentaient assez souvent à hauteur d'homme, une ou deux petites armoires encastrées dans la pierre, dotées ou non d'une porte en bois. Les lexicographes ne semblent pas avoir eu la curiosité de demander aux paysans quel nom pouvait porter ce réduit qui servait à mettre des brosses, des allumettes, du cirage, de menus objets d'usage domestique courant. Il faut dire, pour leur défense, que le nom n'est pas attesté partout dans les nombreuses communes où j'ai enquêté. Raymond Dubois retient l'expression au numéro 1659 de son Questionnaire linguistique : "la petite armoire sous la cheminée", mais en ne citant, à titre d'exemple, que le mot amarette il révèle que les enquêtes, jusqu'à présent, n'ont pas apporté grand chose. Ce qui confirme l'observation faite plus au haut à propos des lexicographes.

Dans une zone relativement limitée du domaine picard : l'Amiénois (Nord et Sud), le Vimeu, le Ponthieu, le Vermandois et une partie du Santerre, j'ai recueilli des mots ou des expressions qui me paraissent intéressants pour l'onomasiologie.

Selon le procédé habituel, le regroupement s'opère sous des types que nous allons successivement examiner.

I - Type amwérète

a) formes simples

Choisi un peu arbitrairement parce qu'il est assez répandu, ce mot se rencontre, au féminin singulier à :

Le Boisle (Ab 21), Gueschart (Ab 28), Ponthoile (Ab 31), Nouvion (Ab 32), Sailly-Flibeaucourt (Ab 42), Gapennes (Ab 48), Yvrench (Ab 50), Hiermont (Ab 51), Cramont (Ab 76), Longvillers (Ab 78), Domqueur (Ab 94), Gorenflos (Ab 95), Sorel-en-Vimeu (Ab 160), Quesnoy-sur-Airaines (Am 33), Frettecuisse (Am 78), Dromesnil (Am 105), Neuville (Dl 7), Bouquemaison (Dl 8), Humbercourt (Dl 10), Grouches-Luchuel (Dl 16), Outrebois (Dl 23), Prouville (Dl 24), Boisbergues (Dl 25), Hem-Hardinval (Dl 26), Autheux (Dl 29), Gézaincourt (Dl 31), Terramesnil (Dl 46).

Recherches étymologiques

La forme ne présente guère de difficulté. Il s'agit d'un diminutif d'un supposé "amwère", qui n'est relevé nulle part, mais qui n'est autre que "armoire" prononcé sans r conformément au phénomène normal observé en phonétique picarde : alternance : r / absence de r dont nous avons de multiples exemples. Le terme provient du latin *armarium*.

D'ailleurs de r subsiste, sans doute sous l'influence du français, dans :

armwérète, relevé à Gueschart (Ab 28), Domvast (Ab 46), Conteville (Ab 52), Saigneville (Ab 67), Neufmoulin (Ab 71), Saint-Riquier (Ab 72), Bussus-Bussuel (Ab 93), Béhen (Ab 124), Huchenneville (Ab 125), Limeux (Ab 143), Saint-Maxent (Ab 152), Wanel (Ab 159), Bacouël-sur-Selle (Am 168), Thieulloy-l'abbaye (Am 222) ;

et armwarète, attesté à Grébault-Mesnil (Ab 141), Bailleul (Ab 144), Belloy-Saint-Léonard (Am 82).

L'alternance l/r, autre phénomène très connu en phonétique picarde, explique l'existence des formes suivantes :

amwélète, à Mouflers (Ab 133), Mérélessart (Ab 169), L'Etoile (Am 3), Vignacourt (Am 8), Soues (Am 34), Villers-Bocage (Am 21), Crouy (Am 35), Bertangles (Am 40), Rainneville (Am 42), Ribemont-sur-Ancre (Am 48), Franvillers (Am 47), Picquigny (Am 59), Bonnay (Am 69), Oissy (Am 87), Ailly-sur-Somme (Am 90), Argoeuvres (Am 91), Ferrières (Am 117), Saveuse (Am 118), Guignemicourt (Am 145), Saint-Aubin-Montenoy (Am 164), Essertaux (Am 247), Bouquemaison (Dl 8), Beaumetz (Dl 27), Bernaville (Dl 28), Vacquerie (Dl 41), Courcelles-au-bois (Dl 59), Domart-en-Ponthieu (Dl 62), Forceville (Dl 68), Varennes (Dl 79), Toutencourt (Dl 87), Chaussoy-Epagny (Md 64) ;

amwalète, à Wagnies (Dl 83) ;

armwélète, à Mérélessart (Ab 169), Rubempré (Am 11), Vergies (Am 52), Fresnoy-Andainville (Am 77), Saint-Maulvis (Am 79), Avelesges (Am 83), Andainville (Am 103), Bricquemesnil-Floxicourt (Am 113) ;

èrmwélète, à Avesnes-Chaussoy (Am 106) représente une variante révélant l'alternance a/é à l'initiale.

La forme amwène, qui s'apparente aux précédentes, n'est pas un diminutif : c'est le vieux mot picard courant désignant

l'armoire, à Dury (Am 170), Rumigny (Am 195), Frettemolle (Am 218) ;

amwinne est une variante phonétique, à Jumel (Md 43).

amwénète est un diminutif, à Bovelles (Am 116), Prouzel (Am 191), Plachy-Buyon (Am 193), Sains-en-Amiénois (Am 196), Saint-Sauflieu (Am 211), Grattepanche (Am 212), Tilloy-les-Conty (Am 232), Courcelles-sous-Thoix (Am 243), Le Bosquel (Am 246), Jumel (Md 43), Fransures (Md 82), Lawarde - Mauger - l'Hortoy (Md 83), Sailly-le-sec (Pé 79) ;

de même armwénète, à Flers-sur-Noye (Md 63).

Un certain nombre de variantes ne révèlent plus la diphtongaison de la voyelle de la seconde syllabe du mot :

amérète, à Acheux-en-Vimeu (Ab 121). Cette forme n'est autre que le diminutif de "amère", attesté par Corblet (Glossaire) ;

de même amourète, à Halloy (Ar 152), Authieule (Dl 32) ;

amalète, à Fontaine-le-sec (Am 51), Raincheval (Dl 64), Havernas (Dl 82) ;

amolète, à Baizieux (Am 25), Laleu (Am 55), Montagne-Fayel (Am 85), Fienvillers (Dl 43), Beauval (Dl 55), Montrelet (Dl 52), Fieffes (Dl 63) ;

le nom ramolète, à Longuevillette (Dl 30) est formé à l'aide du suffixe re (duplicatif) ;

amonète s'explique par l'alternance phonétique l/n, à Saint-Léger-lès-Domart (Dl 34) ;

la forme amcunète, à Louvrechy (Md 65) est très proche de la précédente.

Réserveons une place un peu en marge à amale, à Villeroy (Am 49) et Mouflières (Am 75) et à sa variante proche omale, à Aumâtre (Am 76).

b) formes composées

Nous allons retrouver dans ces formes un certain nombre de mots déjà étudiés :

tchote amwèle à Saint-Gratien (Am 43), Vaire-sous-Corbie (Am 96), Bricquemesnil - Floxicourt (Am 113), et Courcelette (Pé 11) ;

- et la variante = tchote armwèle, à Fricamps (Am 183)
Etymologie "petite armoire".

feuse èrmwère, à Feuquières-en-Vimeu (Ab 119), et la variante : feuse eurmwère, à Saint-Blimont (Ab 83), Fressenneville

(Ab 118), se traduisent aisément : "fausse armoire".

amwène déche fu, au Bosquel (Am 246) s'explique par un souci de distinction avec l'amwène ordinaire (littéralement "armoire du feu").

armwère a grésé, à Selincourt (Am 107) se traduit : "armoire de la lampe à huile" ;

de même pour armwère a kréchète, au Tronchoy (Am 159).

Le nom pourrait s'expliquer par la présence de la lampe à huile, suspendue dans la cheminée, non loin de la petite armoire.

A Lignièrès-en-Vimeu (Am 74), on dit : èrmwère ède fon (littéralement : armoire de fond).

II - Type Kafournò

Substantif masculin, en usage à Fresneville (Am 104), Neuville-Coppegueule (Am 132), Fresnoy-au-Val (Am 165).

C'est le résultat d'un transfert de sens. D'ordinaire le kafournò désigne l'excavation qui se trouve sous le four à pain domestique.

D'ailleurs les formes composées soulignent le souci de distinction :

tcho kafornò à Flixecourt (Am 7) et

tchou kafournou, à Yzeux (Am 36).

Quant aux variantes phonétiques, elles sont au nombre de quatre :

kafornò, à Guibermesnil (Am 158), Thieulloy-l'abbaye (Am 162), Contre (Am 230) ;

kafornyo, à Dargies (Be 13) ;

kafournyo, à Morvillers-Saint-Saturnin (Am 202) ;

kafournyou, à Frémontiers (Am 228).

III - Type alkove

Substantif féminin, en usage à Framicourt (Ab 163), Lignièrès-Châtelain (Am 203), La Neuville-Sire-Bernard (Md 48) ; avec deux variantes :

alkofe, à Rambures (Ab 173)

arkofe, à Fossemanant (Am 192), Neuville-lès-Loeuilly (Am 209), Sentelie (Am 241).

Etymologie : ce mot résulte aussi d'un transfert de sens. En picard

l'alkove désigne ordinairement le "réduit dans lequel on peut loger le lit" (sens attesté à Sainte-Segrée (Am 221) et à Rouvrel (Md 28)).

IV - Formes isolées

Elles sont assez nombreuses. Nous les donnons dans l'ordre alphabétique strict des mots.

1) bahote, s.f., à Hesbécourt (Pé 78) ;

c'est le résultat d'un transfert de sens. Ce mot signifie en wallon (Haust) : "petite niche dans un mur". Plus près d'Hesbécourt, à Beauvois-en-Cambrésis (Ca 73) la bahote est une lucarne.

Ce terme s'apparente sans aucun doute à bouhote (Haust) : "creux d'arbre" (p.102) et boheter, boh'ter (=creuser, évider - tronc d'arbre-). Le mot est peut-être le même que bohete qui est issu d'un latin populaire buxida, du grec pyksis (buis) - cf. Ernout (Dictionnaire étymologique de la langue latine -p.119 à buxus).

2) bahu, s.m. à Combles (Pé 38), dérive du même mot que bahote, avec une suffixation différente.

3) bwète, s.f., à Méricourt-sur-Somme (Pé 99). Il s'agit du français "boîte" ; ajoutons le composé :

bwète d'aleumète, qui désigne la petite armoire à Argue (Am 135), parce qu'on y plaçait les allumettes. On précise ici que cette niche faisait 10 centimètres de profondeur environ, sur 10 cm aussi de long et de large.

4) èvnèle, s.f. à La Chaussée-Tirancourt (Am 60) ; là encore, il s'agit d'un transfert de sens ; le terme désigne d'habitude un soupirail de cave ; il est issu du latin vena (transcrit uena) - cf. Ernout - ouvrage cité supra, page 1040.

5) fèrnète, s.f. à Namps-au-Val (Am 188), Rumaissnil (Am 189). Transfert de sens à partir de "fenêtre".

6) kabiné, s.m., à Esclainvillers (Md 107) qui n'est autre que fr. "cabinet", au sens de petite cabine.

7) kabinète, s.f., à Thory (Md 66), Ainval-Septoutre (Md 88), est le diminutif de kabiné (n°6)

8) kajibi, s.m., à Coullemelle (Md 119) - Emprunt au fr. "cagibi" - dérivé de "cage".

9) kapèle s.f., à Cagny (Am 149) - Il s'agit du fr.

"chapelle" à cause de la forme de la petite armoire qui présente au-dessus du creux carré habituel un angle rappelant le toit d'une chapelle.

10) kasète s.f., à Fluy (Am 142), Hérissart (Dl 86) ; c'est le fr. "cassette" (=petite caisse).

11) katideu s.m., à Mézières-en-Santerre (Md 18) pose cette fois un problème étymologique difficile à résoudre. Le mot s'apparente-t-il à l'idée de cacher ? Bruneau (Enquêtes linguistiques sur le patois d'Ardennes) révèle une forme katyi à côté de kachi (cf. kaché, en picard) -cf. l'ouvrage à I, p.124 n° 210- Cette forme pourrait fournir un jalon pour la recherche de l'origine du mot. On rapprochera de muché (cf. 12) et de niche (cf. 13).

12) muché s.f., à Fréchencourt (Am 44), Warfusée-Abancourt (Am 153), Agnières (Am 235), Hem-Hardinval (Dl 26), Contoire (Md 69), Boussicourt (Md 92), Mesnil-Saint-Georges (Md 131), s'explique fort simplement, à partir du verbe muché (=cacher), parce que les paysans avaient coutume de loger leur argent dans cette petite armoire.

13) niche s.f., à Bovelles (Am 116), Montmarquet (Am 177), Meigneux (Am 219), Oresmaux (Am 233) -sans porte ici-, Quiry-le-sec (Md 106). Même idée que pour muché ; fr. niche.

14) plakar dèle kminé s.m. comp., à Bussy-lès-Daours (Am 93) : fr. "placard de la cheminée".

15) sayère s.f., à Thézy-Glimont (Am 199) : fr. salière, parce que le paysan y rangeait son sel pour le maintenir au sec.

16) tabatchère s.f., à Hallencourt (Ab 158). Transfert de sens : ce mot désigne d'abord la lucarne (cf. bahote n° I - avec le sens de Beauvois-en-Cambrésis). De toute façon, le paysan y rangeait aussi son "tabac" ; d'ailleurs, avec la variante tabatyère, à Fru-court (Ab 155), on nous donne cette précision "parce qu'on y plaçait le tabac".

17) tabatchin s.m., à Hamolet (Am 95), Hallivillers (Md 84). Ce terme semble apparenté à tabatchère (n° 16) par simple changement de suffixe.

18) tabèrnake s.m., à Senlis-le-sec (Dl 89), Aubvillers (Md 89). C'est le français "tabernacle", du latin tabernaculum - au sens religieux : "petite armoire fermant à clé du milieu de l'autel".

19) tablète s.f., à Thièvres (Dl 33), du fr. tablette, "petite table", parce que la petite armoire était dotée d'une tablette pour ranger divers objets.

20) treu s.m., à Toeufles (Ab 122), Bettencourt-Rivière (Am 17), Foucaucourt - hors- Nesle (Am 73).

C'est le fr. "trou", désignation qui s'explique d'elle-même.

Notons les composés :

treu a choke kminé, à Tours-en-Vimeu (Ab 140) ;

treu dé kmina, à Estréboeuf (Ab 56) ;

treu dé kminé, au Translay (Ab 164) et

treu dèle kminé, à Croix-Moligneaux (Pé 151)

fr. "trou de la cheminée".

21) uche s.f., à Domart-sur-la-Luce (Md 8), Etinehem (Pé 80).

Transfert de sens : cf. Corblet (Glossaire picard) = uche = garde-manger, armoire, grand coffre.

22) uchète s.f., Remaugies (Md 134)-

Diminutif de uche (cf. n° 21).

CONCLUSION

L'étude des noms de la petite armoire des anciennes cheminées révèle, une fois de plus, la diversité des désignations et la vitalité du dialecte.

Quand la langue ne dispose pas d'un terme spécifique, tels que ceux du type I (amwérète + dérivés et composés), elle n'hésite pas à recourir à un mot qui désigne un objet dont la ressemblance est jugée suffisante pour être adopté. Ce phénomène nous paraît, dans le cas qui nous intéresse particulièrement frappant. Il faut peut-être en rechercher la raison profonde dans le fait que cette petite armoire n'était pas présente dans chaque localité. La relative rareté de l'objet n'a-t-elle pas conduit le paysan à user davantage de succédanés ?

A la fin de cette exploration linguistique, je forme le voeu qu'une étude à caractère folklorique et géographique puisse être entreprise pour que nos connaissances soient plus complètes sur l'habitat picard d'antan et ses divergences locales.

René DEBRIE

Maître-Assistant de Lettres à l'Université de Picardie (I.U.T.)

Les chandelles - Chés candelles

Texte picard

C'est une vieille paysanne qui vient faire ses courses dans une petite ville picarde proche de son village. Elle entre chez un jeune garagiste qui ne la connaît pas.

La vieille dame : Yo tchu qu'un ?
(Il y a quelqu'un ?)

Le garagiste : Voilà ! voilà !

La vieille dame : Ah ! bojour min fiu, tu ne me reconnais point ?...
- Ech su l'femme ed Titiss gambe ed bous ech' manellier...Tu v'noué minger del badrée a m'mouéson quand tu venoué ches t'grand'mère
(Je suis la femme de Titiss jambe de bois le vannier. Tu venais manger de la bouillie à ma maison quand tu venais chez ta grand'mère)

Le garagiste : Ah !...bon. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

La vieille dame : J'voudroué des candelles ?
(je voudrais des chandelles)

Le garagiste : Je n'en vend pas, vous en aurez chez le droguiste..
un peu plus loin,

La vieille dame : Ché pour min tchot fiu, o l'connaissez il o un'
auto bleue ?

Le garagiste (qui cherche) : De quelle marque ?

La vieille dame : Tu sais min fiu, ché comme ché lessives d'ach'teur
y a tellemin ed marques !...o nin gadrouille ed
l'argent ! Ch'n'est point comme da nous temps...
étant jone avu un sou o n'étoué héreux...

(tu sais mon fils c'est comme les lessives de maintenant il y a tellement de marques, on en gaspille de l'argent. Ce n'est pas

comme dans notre temps quand on était jeune avec un sou on était heureux)

Le garagiste (qui s'impatiente) Madame....

La vieille dame : I feut m'appeller par min tchot nom..chés Catherine
(mon prénom)

Le garagiste : Eh bien... Madame Catherine, je vais vous montrer où se trouve le droguiste.

La vieille dame (qui se fâche) : Ché t'y Monsieur qu'o m'prindrez pour un'sotte....J'ai n'vo mi aller t'cheur un'pièche d'auto ché ch't'homme lo ?

(est-ce que, Monsieur, vous me prenez pour une sottie, je ne vais pas aller chercher une pièce d'auto chez cet homme là ?)

Le garagiste (qui cherche) : C'est pour s'éclairer ? c'est une ampoule de phare ?

La vieille dame : min tchot fiu il o dit : J'n'ai point un boin allumage, tu m'rapporteros 4 chandelles... ech garagiste y sait quoué...

(mon petit-fils a dit : je n'ai pas un bon allumage tu me rapportes 4 chandelles...le garagiste sait quoi...)

Le garagiste : 4 bougies !

La vieille dame : un'chandelle, un'bougeu...ché pareille

Le garagiste : Bon ! alors il vous faut une bougie ou quatre bougies ?

La vieille dame : Donne mé un'chandelle...non un'bougeu; y f'ro d'assez avu eine.

(il en aura assez d'une)

Le garagiste (qui la sert) : Voilà Madame....c'est cinq francs

La vieille dame : Cinq cheïn lives ! o n'in gagnez d'l'argent !...
Da min temps o n'avoué deux us pour un sou....

(en regardant la bougie) Mais dis min fiu y yo mart'ché 4F 95...y feu m'rindre ein' monoué !

(mais dis mon fils, il y a de marqué 4F 95..il faut me rendre la monnaie) (1)

(1) Je vous prie de m'excuser pour ce mauvais français.

Le garagiste (navré) : Je n'ai pas les 5 centimes à vous rendre...

La vieille dame (qui s'entête) : Monsieur ! un sou ché t'un sou...
je n'partirai point tant qu'o me l'airez p'oint
donné

Le garagiste (conciliant) : Voilà 50 centimes...ça va ?

La vieille dame (qui réfléchit) : Ouais mes tout compte fouait,...
min fiu garde tes dix sous...vlo quate chein lèves..
tu m'in r'donneras un'eute
(tu m'en redonneras une autre)

Le garagiste (agacé) : Voilà...mais vous savez ce n'est pas le
compte

La vieille dame (qui part) : Un sou ché un sou j'ai gagné quand
même chein lèves...

(se retournant vers le garagiste)

A iro t'y comme lo ?

(est-ce que ça ira comme cela ?)

Henri DUBOILLE

Ingénieur

Comment j'envisage l'avenir des études
de
DIALECTOLOGIE PICARDE

I - LE POINT DU MOMENT : Voilà cent ans qu'on nous prédit la disparition des dialectes. Edmont, dont le lexique Saint Polois nous paraît si riche, se plaignait, dès 1897 de la dégradation du parler qu'il étudiait. Or le dialecte picard donne encore aujourd'hui, 27 mai 1973, des signes non négligeables de vitalité. On peut, commodément, distinguer deux sortes de picardisants : les picardophones non linguistes et les linguistes, les dialectologues, qui ne sont pas toujours picardophones. Les premiers ont un attachement viscéral à leur dialecte. L'idée qu'il pourrait venir à disparaître dans un avenir assez proche est pour eux une souffrance. Ils l'écrivent, continuant la tradition de Crinon, d'Edouard David, de Félix Fabart et de bien d'autres ; ils organisent des représentations théâtrales, des séances de marionnettes en dialecte. Quand ils veulent, en poètes, exprimer leur expérience intime, c'est au dialecte, et non au français qu'ils recourent, comme le prouvent les oeuvres de M. Chivot et de M. Depoilly. Le colloque organisé par Eklitra en Octobre 72 a bien montré qu'il ne s'agit pas toujours de personnes âgées. Pour un participant d'une quarantaine d'années, originaire de la région de Corbie, pour un tout jeune homme du Ponthieu, le picard est la langue des récits comiques, des bonnes farces, la seule qui permette un véritable rire. Un jeune homme de Valenciennes envisageait d'adapter systématiquement son dialecte aux réalités de la vie moderne, et d'en normaliser l'orthographe en ramenant à un commun dénominateur graphique les diversités de prononciations locales. L'instituteur de Rubempré, où j'ai récemment emmené des étudiants en excursion dialectale, me disait que certains enfants, sortant de certaines familles, avaient encore le patois comme langue maternelle ; que l'un deux lui avait dit ce matin-là, en lui montrant son lacet de chaussure dénoué : rfé mi min lyach ! Certains collègues de l'Université, récemment implantés à Amiens constatent que leurs enfants apprennent de la bouche de leurs camarades d'école des mots dialectaux ou des prononciations dialectales.

A cet égard, la situation est très variable selon les régions. Si le patois est encore extrêmement vivant dans certains villages du Vimeu, à Etelfay, au sud du département, il est totalement ignoré des enfants ; il ne survit que dans la mémoire de quelques vieilles personnes. La petite fille de l'une d'elles, âgée d'une quinzaine d'années, assistait parfois aux enquêtes que j'y faisais avec autant de curiosité et d'intérêt que si elle avait été parisienne. En bien des endroits, on en est sans doute arrivés à la situation éminemment instable décrite par J. CHAURAND dans son étude sur Les Parlers de la Thiérache et du Laonnois : "Si nous prenons pour point de départ la définition d'un patois qu'a donnée un de nos grands dialectologues, Charles Bruneau, "langue d'un groupe social restreint, imposée par le groupe, avec une prononciation, un système de formes, une syntaxe et un vocabulaire déterminés", on peut considérer que l'ère du patois a cessé d'exister dans toute la région étudiée. Le parler local n'est plus imposé par le groupe, il se fait accueillir pour rire, il représente une heureuse évasion" (pp. 377-78). Les quelques étudiants que j'ai décidés à entreprendre des mémoires de maîtrise de dialectologie, même lorsqu'ils avaient des grands parents picardophones ne l'étaient pas eux-mêmes et ont dû apprendre le dialecte tout en enquêtant.

En face de ce premier groupe de picardisants, celui des dialectologues, des linguistes, comme M. LORIOT, M. DEPARIS, M. DEBRIE, M. CRAMPON, M. CARTON et moi-même, hérite lui aussi d'une tradition déjà longue. Les dialectes du Nord de la France ont été parmi les premiers à retenir l'attention puisque le dictionnaire d'Hécart (Valenciennes) est de 1826, celui d'Escallier (Douai) de 1851, celui de Corblet de 1851 également. Dans la bibliographie que j'ai rassemblée pour ma thèse sur le parler d'Etelfay, je relève les titres d'au moins vingt monographies importantes et d'innombrables articles de revues. Le lexique Saint Polois d'Edmont, de 1897 est un des plus illustres monuments de la production dialectologique française. Néanmoins, la grande Carte Systématique dressée par Raymond Dubois "pour servir à l'inventaire général du Picard et autres travaux de géographie linguistique" dans son ouvrage intitulé Le domaine picard, qui date de 1957, fait plutôt ressortir le caractère dispersé des travaux déjà réalisés que leur cohérence. Il reste encore beaucoup à faire sur le plan des recherches de détail, et tout à faire en ce qui concerne les travaux de

synthèse.

II - L'AVENIR de ces deux groupes de picardisants est lié dans une certaine mesure. Imaginons que les picardophones se résignent à la mort de leur dialecte, jugée inévitable à brève échéance. En principe, cela n'empêche en rien la poursuite d'études de dialectologie scientifique : monographies à partir d'enquêtes tant que survivent des témoins du parler ancien, établissement de l'atlas linguistique et d'une encyclopédie des parlers picards. En fait, on peut craindre que cela ne les paralyse considérablement : il s'agit en effet de grands travaux, forcément collectifs. Le recrutement d'un certain nombre de chercheurs spécialisés semble plus facile si le dialecte lui-même et l'intérêt pour le dialecte sont encore vivants. Et les travaux produits, même si certains sont destinés à rester réservés aux spécialistes de la phonétique ou de la phonologie, comme celui de M. CARTON sur l'accentuation des parlers populaires dans la région de Lille, risquent de toucher, pour la plupart d'entre eux un public plus vaste, et d'être publiés plus facilement.

Mais à la vérité, il ne s'agit là que d'une pure hypothèse. En réalité, les picardophones tentent un effort considérable pour faire survivre leur dialecte et même lui donner le statut de langue littéraire moderne. On ne peut que faire des vœux pour leur entreprise, tout en redoutant un peu que la culture du picard ne devienne un jeu d'intellectuels, ou du moins l'affaire d'un public cultivé et ne soit coupé de ses racines populaires. Quoi qu'il en soit, l'aide des linguistes peut être utile, voire nécessaire à cette entreprise. On peut dire, déjà, que c'est en grande partie grâce au prestige des études dialectales que les picards ont retrouvé et conservent une certaine fierté de leur langue. L'Université de Picardie a déjà obtenu la création d'un Institut d'Etudes Picardes qui s'est fixé comme premiers objectifs la constitution d'une sonothèque et celle d'un fichier inventoriant les richesses des différentes bibliothèques d'Amiens en matière de dialectologie ; le questionnaire de l'Atlas linguistique Picard a été reproduit, plusieurs magnétophones achetés, un premier fonds de bibliothèque constitué. L'Université souhaite maintenant obtenir la création d'un poste de dialectologue. La tâche de celui qui l'occuperait serait considérable. Ce serait d'abord une activité de chercheur. Il devrait enquêter lui-même et former des enquêteurs ; enregistrer des récits, des conversations, des contes, des chansons

en patois, selon un questionnaire géographique, et, dans la mesure que possible, en vue d'accroître la sonothèque encore embryonnaire de l'Institut. Les meilleurs morceaux pourraient fournir matière à la gravure de disques commercialisables qui pourraient être vendus avec un livret donnant le texte et la traduction juxtalinéaire des enregistrements. Ces deux tâches sont évidemment les plus urgentes. Quels que puissent être les succès de l'entreprise de sauvetage du picard, il est évident que chaque génération perd quelque chose du vocabulaire ancestral, que le bouleversement des méthodes d'agriculture, la prolongation de la scolarité, la radio et la télévision ne pourront que creuser davantage le fossé qui existe déjà entre les générations dont le picard était vraiment la langue maternelle et celles qui montent aujourd'hui. Ensuite, on aura tout le temps de se livrer aux grandes entreprises synthétiques : rédaction de l'Atlas linguistique Picard dont les enquêtes se poursuivent actuellement, et mise en chantier d'une grande encyclopédie des parlers picards dont R. Dubois et R. Lorient ont eu l'idée de longue date et pour laquelle ils ont constitué un grand fichier pour lequel ont été dépouillées toutes les monographies parues jusqu'à la mort de R. Dubois. Cette encyclopédie devrait être faite sur le modèle du Glossaire des Patois de la Suisse Romande, encore en cours de publication, dictionnaire alphabétique vraiment exemplaire indiquant pour chaque mot dialectal toutes les variantes phonétiques connues, précisément localisées, ensuite, le ou les sens du mot, éclairés par des citations en dialecte, transcrites phonétiquement et traduites, assez longues et copieuses pour avoir, dans bien des cas un intérêt syntaxique, enfin, des illustrations, croquis cotés ou photographies donnant une idée exacte de l'objet décrit.

Sur le plan pédagogique, le rôle du dialectologue serait triple :

- D'abord, former, par des travaux de séminaire qui pourraient se situer au niveau de la maîtrise, un petit groupe d'étudiants dialectologues parmi lesquels il pourrait recruter ultérieurement les collaborateurs nécessaires aux grandes réalisations.

- Ensuite, entretenir le goût du grand public pour la dialectologie, l'ethnologie, l'histoire, le folklore locaux par des cours publics et des émissions à la radio et à la télévision régionales.

- Enfin, par des cours dans les Ecoles Normales, intéres-

ser les futurs instituteurs à ce type d'études ; leur faire connaître les ouvrages existants ; leur apprendre à s'en servir et à en extraire pour leurs élèves la substantifique moelle. Je crois en effet qu'il y aurait là un supplément vivant aux leçons d'histoire, un centre d'intérêt extrêmement riche et tout particulièrement passionnant pour des enfants : "Comment on vivait, comment on parlait il y a cinquante ans, il y a cent ans, dans le village, dans le canton où nous sommes..." Et sur ce point, la dialectologie apporte une documentation infiniment riche vivante et précise.

III - LE PROFIT que l'on peut espérer tirer de la réalisation de ce programme est considérable :

- On sait quel bond en avant la connaissance des dialectes a fait faire, depuis Bloch et Wartburg aux recherches étymologiques.

- Dans une science où l'expérimentation est impossible, la multitude des faits dialectaux, en particulier la diversité des évolutions phonétiques, constituent un champ d'observation énorme, et si l'on peut dire une sorte d'expérimentation naturelle.

- Etant donné des origines communes, pourquoi dit-on ici d'une manière, là d'une autre ? Voilà l'une des plus grandes questions posées à la linguistique et elle n'a pas encore reçu de réponse. Le fait dialectal est énorme, à l'échelle mondiale. Pourquoi aller chercher dans les langues amérindiennes des données que nous avons sous la main et pouvons observer chez nous ?

- En dehors de son intérêt proprement linguistique, on peut dire que la dialectologie constitue un département de l'histoire, une discipline voisine de l'archivistique et de la muséographie, une "autre version du musée ethnographique et du musée de la parole".

- Sur le plan de la vulgarisation, c'est surtout ce dernier aspect qui sera retenu, ce qui fonde la passion des picardisants non linguistes pour leur langue étant en somme une forme de piété filiale.

CONCLUSION - Nous l'emprunterons à un article récent de J.Séguy. A qui qualifierait péjorativement la dialectologie de "passéisme", on pourrait répondre que "l'attachement à ce qui n'est plus est un sentiment non seulement légitime, mais essentiel au fait humain, où la part de l'inné est extrêmement réduite à côté de l'acquis : presque tout y tient de la tradition, de l'expérience

communiquée et constamment enrichie". La connaissance du passé constitue un moyen de juger et de jauger le présent extrêmement précieux et libérateur. Et à qui critiquerait cette activité de curiosité désintéressée, de vaine curiosité, on pourrait opposer cette observation des zoologues que "la curiosité est un comportement propre aux vertébrés en leur état juvénile... mais que cette curiosité s'émousse ou disparaît à mesure que l'animal devient adulte puis vieillit ; qu'au contraire c'est une particularité de l'homme que de se maintenir en cet état juvénile , ou néoténie, sa vie durant, surtout en ce qui concerne la quête et le déchiffrement de l'inconnu ; et qu'en somme le degré d'hominisation est directement proportionnel au degré de curiosité" et que par conséquent la dialectologie est tout particulièrement propre à assurer au dialectologue une juvénilité durable.

Jacqueline PICOCHÉ

Professeur à l'U.E.R. de Lettres

Responsable du Centre d'Etudes Picardes depuis

1975

UNIVERSITÉ DE PICARDIE
CENTRE D'ÉTUDES PICARDES
U.E.R. LETTRES - Campus
80 - AMIENS

